

Dans les deux subordonnées, il s'agit d'une cause réelle; mais, dans la première, l'élément subjectif qui prévaut dans la principale amène l'emploi du *Subjonctif* dans la subordonnée; dans la seconde, l'emploi de la conjonction de *ce que* relègue au second plan l'élément subjectif et met en relief la cause exprimée par la subordonnée, ce qui fait que le verbe de cette proposition sera à l'*Indicatif*.

Pour tous les verbes affectifs, le complément de cause dont ils sont suivis, exprime *une cause réelle*, excepté pour les verbes exprimant *la peur, la crainte*.

Je suis désolé qu'il soit arrivé trop tard (cause réelle).

J'ai peur

Je tremble

Je crains

} *qu'il (ne) soit arrivé trop tard* (cause non-réelle).

Dans la première phrase, la personne dont il s'agit dans la subordonnée est en effet arrivée trop tard; dans la seconde, la cause peut devenir un fait, mais ne l'est pas encore pour celui qui parle.

Or, la subordonnée après *de ce que* (équivalent de *parce que*), exprime toujours une cause réelle:¹⁾

Je suis enchanté, (désolé, stupéfait) de ce que cela a pu lui arriver.

Il va donc sans dire qu'après les verbes exprimant *la crainte*, lesquels ne sont jamais suivis d'une subordonnée exprimant une cause réelle, l'emploi de la locution conjonctive *de ce que* (et le remplacement de cette locution par *parce que*) sera impossible.

La distinction qu'on fait ordinairement dans les grammaires entre verbes transitifs et intransitifs pour exprimer le non-emploi de la locution *de ce que*, est donc inutile pour les verbes exprimant *la crainte*.

Avoir peur, bien qu'intransitif, ne saurait pas plus être suivi de cette locution que *craindre*, qui est transitif.

Schiedam.

J. BITTER.

BOEKBESPREKING.

G. G. LAUBSCHER, *The syntactical causes of case reduction in Old French* (*Elliott monographs*, ed. by Edw. C. Armstrong, 7). Princeton, University Press; Paris, Champion, 1921.

Dans l'histoire de la disparition des cas en français on a jusqu'ici surtout fait attention aux influences phonétiques et morphologiques plutôt qu'aux raisons d'ordre syntaxique qui ont contribué à la chute des terminaisons flexionnelles. Qu'on compare par exemple ce que Slijper dit à la page 84 de sa thèse *De Formularum Andecavensium latinitate*: „Hac causa, quae mera est phonetica, accidit ut sermo latinus syntheticam dicendi rationem pro analytica dimiserit". Il est vrai qu'on avait incidemment parlé aussi de l'élément syntaxique, mais une étude d'ensemble manquait encore et nous devons donc être reconnaissants envers l'auteur de la présente étude

¹⁾ Il y a une exception. Quand un verbe affectif qui admet l'emploi de *de ce que* est au Conditionnel, on trouve le Subjonctif dans la subordonnée. Celui qui dit: *Je me serais étonné de ce qu'il fût parti sans nous prévenir*, sait que la personne en question n'est pas partie sans prévenir les autres, la cause exprimée par la subordonnée est donc simplement supposée, non-réelle; de là l'emploi du Subjonctif.

d'avoir essayé de combler cette lacune. Malheureusement la mort l'a empêché de donner suite à son dessein et de traiter le sujet dans toute son ampleur: il n'a pu achever que la partie consacrée au substantif, tandis que celle qui devait contenir une étude sur le pronom est restée inachevée. Nous le regrettons d'autant plus vivement que ce que M. L. nous donne dans ce volume dresse devant nous la figure d'un travailleur intelligent et consciencieux.

L'auteur divise sa matière en vingt-deux chapitres, dont voici les titres: Double Gender, Neuter Influence, Proper Names, The Vocative, The Absolute Construction, Apposition, Distributives and Collectives, Postposition, Impersonals, Verbs with double case, *Etre* with double case, Participles, Gerund-Participle, Infinitive Construction, Conjonctions, Prepositions with variable case, *Entre...et* Type, Exclamations, Double Function, Assimilation, Anacoluthon, Formulae; un "summary" un peu sommaire clôt le livre. Cette liste est instructive et montre combien nombreuses sont les causes qui ont pu contribuer à affaiblir le sentiment de la valeur des terminaisons flexionnelles. M. L. attribue surtout une grande importance à l'expression *entre...et* (p. ex. „S'irons entre moi et mon ami"), qui aurait fini par amener la construction „S'irons moi et mon ami", analogie d'ailleurs déjà proposée par Ebeling. Je ne sais s'il a raison et si par exemple la confusion entre gérondif et participe n'a pas joué un rôle plus important encore.

A la page VIII de la Préface l'auteur voit „a powerful cause of hastened case-breakdown" dans le fait que le *s* final tombe dans la prononciation — ce qui me semble juste —, seulement quand il ajoute „the thirteenth century saw it reduced to its present status", il va trop loin. Si cette assertion était vraie, toute son étude, basée en grande partie sur des textes du XIII^e siècle, serait vaine. Heureusement pour l'auteur et pour nous il n'en est rien, et nous savons qu'à cette époque le *s* final était en général bien sensible à l'oreille; c'est dommage que l'auteur n'ait pas discuté préalablement cette question phonétique, si importante pour la valeur de ses recherches. Parfois il me semble que M. L. attribue trop d'importance à l'influence de l'orthographe et de la rime; ainsi à la p. 32, où il explique par la graphie des manuscrits le fait que *chevalier* se trouve souvent invariable dans les textes; et p. 2, où il prétend que l'hésitation de *foudre* et de *dent* entre le masculin et le féminin serait due à l'analogie de *poudre* et de *gens*. Je ne crois pas non plus que le nominatif *on* soit redevable de son *o* au cas régime *ome*.

Mais ce sont là de petits détails sur lesquels on peut différer d'opinion; nous n'hésitons pas à recommander à nos lecteurs ce livre qui traite d'une façon si claire un des chapitres les plus importants de la syntaxe française.

Leiden.

K. SNEYDERS DE VOGEL.

I. PAULI, „Enfant," „garçon", „fille" dans les langues romanes. Lund, A. B. Ph. Lindstedt, 1919.

Ce volume de plus de 400 pages est le fruit de recherches infatigables dans tout le domaine roman; il traite un sujet attrayant; l'auteur ne s'est pas épargné de peine pour rendre son étude aussi complète que possible, il a

disposé ses matériaux d'une façon systématique et claire, il est circonspect dans ses jugements, de sorte qu'il prête rarement le flanc à la critique. D'où vient pourtant qu'une sensation de lassitude s'empare du lecteur, qui va en s'agrandissant? D'où vient que, tout en admirant l'effort fourni par l'auteur, nous déposons son travail peu satisfaits au fond?

Je crois que c'est un défaut inhérent à ces sortes de travaux, qui s'étendent sur toutes les langues romanes, que de perdre souvent le contact avec la vie. En compulsant les dictionnaires des langues romanes, des patois, de l'argot — et on sait qu'ils sont loin d'être parfaits —, il est impossible, surtout à un jeune savant, de sentir toujours les nuances intellectuelles et affectives qui se rattachent aux mots, et l'auteur en cite au cours de son travail environ 3000, empruntés à des milieux très divers et à des parlers à peine et même tout à fait inconnus. Cet inconvenient se ressent surtout quand l'auteur cite une locution dont le lecteur est à même de sentir toute la valeur. Ainsi on lit à la page 364 que le hollandais „schommel" est employé pour une personne qui est toujours en mouvement, définition qui ne rend pas du tout ce que nous sentons quand nous nous servons de ce mot. Puis, s'il est vrai que „schelvis" se trouve dans Kalma, *Wdb. d. Nederduitsche en Fransche taalen* (anno 1729): „Een snoode schelvisch, een arg kind; un petit éveillé un petit espiègle", cet emploi est actuellement tout à fait inconnu.

Mais malgré cette critique, qui se rapporte plutôt au genre qu'au travail en question, je tiens à insister sur les qualités solides de cette étude; nous admirons la vive imagination et l'affection débordante des parents, qui trouvent toujours de nouvelles métaphores à appliquer à leur progéniture! Je n'ai que quelques remarques de détail à présenter: p. 84 „pullus" n'a pas un sens dépréciatif dans le vers d'Horace; — p. 328 on aurait pu citer à côté de „monuelo" le simple „mono" dans la combinaison „sablo mono", puis „chulo", „chulapillo" (cf. Leeman, *Pract. handleiding ter beoefening der Spaansche taal*, II, p. 5), ensuite „chulamo"; — p. 31 „infanzon" s'emploie aussi comme adjectif, cf. „su musa infanzona y altiva", *Blanco y Negro*, 31 de Julio 1921; — p. 127 je ne comprends pas qu'on puisse regarder „maynado" comme un féminin analogique, puisqu'il vient directement de „mansionata"; — p. 376 M. Pauli ne s'explique pas la forme „mouchille"; ne serait-ce pas le diminutif de „mouche"? Qu'on compare „naai-muggen" en hollandais.

Leiden.

K. SNEYDERS DE VOGEL.

G. G. NICHOLSEN, *Recherches philologiques romanes*. Paris, Champion, 1921.

Voici une série de plus de cent articles qui ne manqueront pas d'attirer l'attention des spécialistes. L'auteur, en effet, propose plusieurs nouvelles étymologies pour les mots les plus employés de la langue française et dont l'origine est des plus obscures et des plus débattues; il revendique une origine latine pour nombre de mots dont on avait en général admis la provenance germanique; chemin faisant il découvre et formule de nouvelles lois phonétiques qui lui donnent la clef de bien des mystères étymologiques et qui invitent à la discussion.

Signalons quelques-unes des étymologies que contient le volume: *trouver*

< interrogare, qui donne aussi *enterver*; *tromper* < interrumpere; *trancher* < *interinsecare; *trop* < intra oppidum; dans tous ces cas la forme française s'explique par l'aphérèse du prétendu préfixe *in-*, cf. tendere à côté de intendere, *tra* et *fra* en italien de *intra* et *infra*. De la même façon *tresser* et *trousser* seront nés de *estrecier* et de *estrosser*, qui viennent eux-mêmes de *struxare et de *strictiare. On devra reconnaître que ces étymologies (sauf, bien entendu, celle de *trop*) méritent d'être prises en sérieuse considération, de même que celle que donne M. N. de *joli* < *diabolivus et de *cajoler* < *coaddiabolare; il est vrai que l'argument tiré du fait que *joliment* et *diablement* peuvent actuellement exprimer la même chose dans le langage familier n'a aucune valeur.

Si cette série d'articles nous charme par la simplicité de l'étymologie proposée et par la façon méthodique dont l'auteur défend son point de vue, il n'en est pas de même quand le savant professeur de l'Université de Sydney appuie ses hypothèses sur des lois phonétiques inconnues avant lui. 1) „*f* devient *v* en latin vulgaire quand elle est précédée immédiatement par une sonnante”. Cette loi est prouvée par deux ou trois mots seulement: le mot lombard *malveghera* „sorcière”, dérivé de *maleficus*, le prov. et esp. *malvado* et le franç. *mauvais*, qui viendrait de *malefacens. Mais il n'y a pas d'exemple, que je sache, du maintien d'un participe présent au nominatif et employé adjectivement; *in fans* est devenu un substantif. Comme *malvado* semble bien être au fond le même mot, il ne reste que la forme lombarde pour prouver l'existence de la nouvelle loi!

2) „Dans le domaine français, *f* initiale, devenue intervocalique dans un composé, se change en *h* si elle est suivie d'une voyelle labiale; cette *h* s'efface si elle se trouve entre deux voyelles labiales et se maintient dans les autres cas”. Cette loi explique par exemple *dehors* < *dehors*, qui donne naissance à la forme analogique *hors*, puis *ahurir* < **afurire*, *ahurter* < **afurtare* et *dehurter* < **defurtare*, d'où *hurter*, *heurter* en français moderne, *humer* < *fumare*, dont l'*f* serait tombée dans **afumare*, *soigner* < **su(b)fungere*, *souiller* < **sufodiculare*, *houille* du même verbe, *foule* et *houle* de *fullare*, *sonder* < **sufundare*.

Nous ne pouvons pas discuter toutes ces étymologies, dont les premières peuvent se défendre, semble-t-il, avec de bons arguments, mais dont les autres doivent être rejetées. En effet, si l'auteur avait raison, l'ancien français aurait dû connaître les formes pleines *sooignier*, *soonder*, *soeillier*; il est impossible, par exemple, que le composé **sufodiculare* se présente sous la forme contractée dès le XII^e siècle: („soillié le voit... Vient a une eve, si le corut laver”, *Aliscans*, 3850), tandis que le simple *fodiculare* donne *foeillier* trisyllabique. Puis — autre objection importante — comment se ferait-il que le *h* aspiré se maintienne dans *humer*, *heurter*, *houille*, *houle*, etc., tandis que dans d'autres cas il serait tombé à l'époque pré littéraire?

3) Troisième loi: „Entre deux voyelles identiques en latin vulgaire, *f* et *v* passent (*v* par l'intermédiaire de *f*) en gallo-roman à *h* qui disparaît si les deux voyelles restent identiques ou sont labiales et qui se maintient dans les autres cas”. Cette loi fournit à l'auteur l'explication d'une foule de mots, dont je cite: *ahaner* < **avannare* (le *h* persiste par suite de la

nasalisation de la voyelle du radical), *faner* < **vannare*; *vanne*, *hane*, *fanon*, tous tirés de *vannus*; *aise* tiré de *afaisant*; *aire* < **afacere*, qui donne aussi *affaire*, *haire* et *hère*; *ahait* < **afactus*, mais **afactare* < *afaitier*; *a(h)atir* < **afactire*; de *atir* dérive *tirer*; enfin *caler* < **coavallare* et *aller* < **avallare*, à côté de *affaler* et *avaler*.

Ici encore il faut faire de fortes réserves. Le changement de *v* intervocalique en *f* contredit tout ce que nous savons du développement des consonnes intervocaliques et nous demandons des preuves. L'étymologie de *caler* et *aller*, tout ingénieuse qu'elle soit, est à rejeter; en effet, *ahaner* prouve que le *h* se prononçait encore au neuvième siècle, époque de la nasalisation; or, les *Gloses de Reichenau* contiennent déjà la forme *allare*. Puis, si le maintien du *v* dans *avaler* peut s'expliquer par l'influence de *val*, celui de *f* dans *affaler* et dans *afaitier* a besoin d'une explication. Tout ce qu'on peut admettre jusqu'à plus ample information, est que dans certains cas *f* intervocalique passe à *h*.

Pour finir quelques remarques de détail: l'étymologie *sortir* de *sub ortus* est inadmissible, puisque *sub ortire* aurait dû donner *soortir* dans la vieille langue, cf. *tabonem* > *taon*, *habutum* > *oü*. — L'auteur a tort de croire que dans *aiace* le *c* devrait aboutir au même résultat que dans *pulice*. — La forme hypothétique *malavte* est inadmissible.

A la fin du livre nous trouvons une discussion sur deux passages controversés: Les mots „de suo part ñ lo s'tanit" des *Serments* sont interprétés „de suo part in lo sagrament anit (abneget)". Cette interprétation, qui tient compte du signe ' qui se remarque dans *s'tanit*, est sans doute ingénieuse — l'auteur l'avait déjà proposée dans la *Zeitschrift für rom. Philologie* —, mais elle se heurte à deux objections sérieuses: *l'i* de *anit* est-il le résultat d'une triphongue? mais alors c'est un cas unique dans les *Serments*; ou représente-t-il *ei* comme dans *podir* et *dift*? mais ces mots n'offrent pas une bonne comparaison, il faudrait plutôt comparer *dreit*. Puis, malgré les analogies citées par M. N., la construction „aneier de suo part in" étonne. Au vers 15 de la *Sainte Eulalie* le ms. a „Ellent adunet lo suon element". M. N. change le dernier mot en *element* et traduit „Elle s'attache, au contraire, plus fortement à son nom de chrétienne". Il ne me semble pas impossible que *aliter* ait passé par **alamente* avant d'être remplacé par *alteramente* > *autrement*, mais on n'a pas le droit d'introduire cette forme hypothétique dans le texte avec le sens de „plus fortement", sens que l'adverbe *autrement* prend seulement plus tard: Littré donne deux exemples du XIII^e siècle qui pourraient avoir ce sens: „Puis la ferma dus Naymes *autrement* Qu'ele n'estoit", *Berte*, ix; „Si je vous avais connu *Autrement* honorés en ma maison fussiez", *Ibidem*, cxx. Tobler, *Altfranzösisches Wörterbuch*, ne fournit aucun exemple.

Nous espérons que l'auteur nous donnera bientôt le second volume de ses *Recherches philologiques* et le traité de phonétique française qu'il nous promet; il peut être sûr qu'ils intéresseront les romanistes, pourvu qu'il soumette à un contrôle plus sévère les principes phonétiques sur lesquels sont basées ses étymologies.

Leiden.

K. SNEYDERS DE VOGEL.

G. HANOTAUX, *Histoire de la Nation française*, tome XII: *Histoire des lettres*, 1^{er} vol., par J. Bédier, A. Jeanroy et F. Picavet. Paris, Plon-Nourrit 1921.

Deux des volumes de cette belle *Histoire de la nation française*, qui doit en comprendre quinze, sont consacrés à la littérature. Nous en annonçons aujourd'hui le premier, qui va des origines jusqu'à la mort de François I^{er} en 1547. C'est un magnifique in-4 de près de six cents pages, bien imprimé — mais il y a trop souvent des lettres espacées dues à la seule paresse du compositeur, — orné de nombreuses gravures en bois épousant bien le texte et de hors-texte en couleurs, dont ceux qui reproduisent des miniatures du temps sont admirables, tandis que les aquarelles de M. Piot détonnent par leur style violent. En somme, un livre qui fait honneur à l'imprimerie française.

Cette histoire des lettres est destinée au grand public, l'érudition en est donc exclue: on ne trouvera ici ni discussion approfondie de problèmes littéraires, ni renseignements bibliographiques, ni index alphabétique, et peut-être regrettera-t-on un peu le manque de ce dernier. Pour que la publication réponde à son but, on doit s'attendre à trouver un texte dont on aura retranché impitoyablement les détails d'importance secondaire pour faire ressortir d'autant mieux les grandes lignes, une histoire dans laquelle on insistera sur les personnages marquants, sans qu'on soit allé pourtant jusqu'à ne donner qu'une série de portraits d'hommes représentatifs d'une époque, enfin un livre clair, bien écrit, qui se lit agréablement.

Voyons comment les auteurs se sont acquittés de cette tâche! Les trois savants se sont partagé la besogne d'une façon bien inégale, puisque M. Bédier n'a rédigé qu'un seul chapitre, celui des chansons de geste. Au fond M. Picavet et M. Jeanroy auraient suffi, mais on comprend qu'ils aient tenu à s'associer l'auteur des *Légendes Épiques*.

Pour commencer par le dernier, soyons justes et reconnaissons que la tâche était pour lui bien moins difficile que pour ses collaborateurs; il est en effet plus facile d'écrire une soixantaine de pages lisibles sur un seul sujet, sujet qu'on tient et qu'on aime, que d'intéresser ses lecteurs aux genres littéraires les plus divers à travers une période de vingt siècles environ. Pourtant ces pages sur les chansons de geste ne sont pas seulement lisibles mais singulièrement attachantes. On connaît le style clair et logique de M. Bédier, où l'on sent vibrer le cœur du Français heureux de pouvoir revendiquer pour sa patrie cette matière tout entière, fond et forme, *opus francigenum*; c'est plaisir de le voir résumer ici les résultats de ses longues études sur les chansons épiques, en s'attachant surtout au *Roland*, à la *Chanson de Guillaume* et à *Gormond et Isembard*, de le voir expliquer l'origine des légendes et la naissance des poèmes, puis des cycles épiques, nous peindre le public et les auteurs de ces chansons. Relevons que M. Bédier, sans prendre décidément parti, semble se ranger de plus en plus du côté de ceux qui cherchent l'origine des chansons de geste dans la littérature latine médiévale.

En effet, on est de plus en plus convaincu qu'on ne saurait étudier à fond la littérature française du moyen âge sans connaître les textes latins de l'époque. Voilà pourquoi dans une histoire des lettres ne pouvait manquer un exposé de la littérature française en langue latine. Malheureusement

la science n'en est pas encore arrivée à fusionner ces deux aspects de la littérature française et il est évident que cette *Histoire des lettres* en porte les traces: comme deux spécialistes se sont chargés de traiter chacun sa partie, l'unité manque naturellement. Ce défaut était inévitable, nous le savons bien, mais pourtant il nous semble qu'une collaboration plus intime et un système de renvois plus suivi auraient pu remédier dans une certaine mesure à ce regrettable manque d'unité.

La partie consacrée à la littérature latine nous satisfait d'ailleurs le moins. Il s'agit ici souvent d'auteurs inconnus du grand public; il fallait donc résolûment élaguer, mettre en relief ce qui est vraiment important, chercher les liens d'un côté avec la vie intellectuelle et morale du temps, d'autre part avec la littérature écrite en français. Certes, ces rattachements ne manquent pas, et on trouvera plusieurs observations intéressantes, comme celle où M. Picavet relève la formule célèbre „la douce France” dans Wahlfried Strabon, précepteur de Charles le Chauve, mais trop souvent son exposé n'est qu'une énumération d'auteurs et d'écrits insuffisamment caractérisés. Que penser par exemple de ce qu'il dit à propos de Grégoire de Tours à la page 77, où un alinéa commence ainsi: „L'auteur se plaint de son ignorance de la grammaire, des genres et des cas. Ses *Vies* des Saints ou des Pères relatent les actions des évêques, des abbés et des ermites de la Gaule, parmi lesquels...”, deux phrases entre lesquelles il n'y a aucun lien d'idées? Et pourquoi l'auteur ne nous signale-t-il pas l'importance de la tentative faite par Smaragde en vue de christianiser la grammaire et le danger qu'elle constituait pour le maintien de la culture classique au moyen âge?

M. Jeanroy a su éviter cet écueil: il s'est appliqué et il a réussi pleinement à donner une caractéristique frappante des genres littéraires qu'il traite; voyons par exemple les pages claires qu'il consacre au roman, à Tristan, à Chrétien de Troyes; il nous rend son exposé plus vivant en citant des écrivains les plus marquants quelques passages intéressants et bien choisis, procédé que M. Picavet n'a malheureusement pas appliqué; enfin, signalons la discrétion dont il fait preuve, lui, un connaisseur si profond de la matière: sur les 236 pages qu'il avait à sa disposition une vingtaine seulement sont consacrées à la littérature provençale! Par contre — conséquence de la division de la matière en genres — la personnalité des auteurs ne ressort pas toujours avec la netteté désirable, ainsi la sympathique Christine de Pisan fait bien pitoyable figure à se trouver coupée en quatre! Et, pour terminer par quelques questions de détail, n'y a-t-il pas une légère contradiction entre la p. 327: „Sans obtenir la même vogue que la littérature récréative, les livres d'enseignement... trouvent aussi un public” et la p. 329, où nous lisons que le *Physiologus* était „le plus répandu des livres après la Bible”? Quand l'auteur dit que dans le *Jeu d'Adam* le latin n'apparaît que dans les indications scéniques, il oublie les leçons, les chants du chœur et les prophéties des prophètes. Enfin, les arguments de M. Guesnon contre l'authenticité du *Jeu de la Feuillée* sont-ils assez solides pour qu'on doive admettre son hypothèse? Nous renvoyons nos lecteurs au compte-rendu de l'étude de M. Guesnon paru dans cette revue, IV, 374.

M. Jeanroy parle quelque part de livres de vulgarisation ayant „toutes

ies insuffisances, tous les défauts inhérents au genre"; son livre prouve qu'il y a aussi des ouvrages destinés au grand public qui échappent à ces défauts presque inévitables.

Leiden.

K. SNEYDERS DE VOGEL.

A. H. KRAPPE, *Alliteration in the Chanson de Roland and in the Carmen de prodicione Guenonis*. Diss. Chicago, 1921.

Deze onderzoekingen over de alliteratie in het *Roelandslied* hebben de Schrijver tot het resultaat gebracht, dat dit gedicht een Middeleeuws-Latijns model moet hebben nagevolgd; en, hoewel deze uitkomst zeer waarschijnlijk juist is, kan men van de wijze waarop zij is bereikt niet hetzelfde zeggen.

De grote lacune in de bewijsvoering van de Heer Krappe schijnt mij te zijn, dat met de mogelijkheid van het toeval geen rekening wordt gehouden. Er zouden, in het *Chanson de Roland*, drie soorten van alliteraties voorkomen, nl. 1. syntakties gecoördineerde allitererende substantiva en adjectiva (zoals *blanches et beles, pers et parenz*); 2. allitererende eigennamen (*Gerin et Gerier, enz.*); 3. de grote groep van alle overige alliteraties, die door Tuoldus zouden zijn nagevolgd van de Middellatijnse poëzie. Volgens mij heeft alleen de tweede groep reden van bestaan. Wat de eerste betreft, die, zogenaamd populair, als het ware door de taal zou zijn gegeven (p. 4), hoe is het mogelijk die te onderscheiden van de „gewilde”, retorische, alliteraties enerzijds, en van de toevallige combinaties van twee allitererende woorden anderzijds? De Schrijver beschouwt bijvoorbeeld als tot deze groep behorende *rei* en *reïne* in vers 2713; maar is het niet verstandiger te veronderstellen, niet dat Tuoldus hier een alliteratie heeft willen maken, doch dat hij eenvoudig aan de boodschapper van Baligant de meest elementaire beleefdheid heeft doen betrachten door hem niet alleen de koning maar ook de koningin te doen begroeten? En zulk een opmerking suggereren eveneens de talrijke verzen die groep 3 samenstellen. *Respont Rolanz* is, volgens de Schrijver, een gewilde alliteratie, maar met welk recht onderstelt hij bij Tuoldus hier een bijbedoeling? Hoe had deze op andere wijze kunnen uitdrukken dat Roland antwoordde? En zou hij dus die bijbedoeling alleen hebben gehad als het Roland betrof, en niet bijvoorbeeld de Franken: *Respondent Franc, of Ganelon: Guenes respunt?*¹⁾ Als men de lange lijsten van zogenaamde alliteraties doorloopt, stuit men telkens op zulke twijfel. Is *premier parla*, dat éénmaal voorkomt, als alliteratie bedoeld? Wie die het kan geloven? *Prenent le rei, sil drecent soz un pin*; volgens de Schrijver houdt het gebruiken van *prendre* verband met *pin*, maar hij kan ons dat niet waarschijnlijk maken.

Het spreekt vanzelf dat deze alliteraties, die onvermijdelijk zijn hetzij men schrijft of spreekt, in geen enkel opzichten gelijken op de streng geregelde Germaanse alliteratie als versmiddel, en evenmin op de Klassiek-Latijnse. Daarentegen meent de Schrijver dat zij volkomen overeenstemmen met die der

¹⁾ Dat *respont Rolanz* vaak voorkomt, is geenszins alleen door gewilde alliteratie te verklaren. Vooreerst is Roland de hoofdpersoon, en dan vulden die vier lettergrepen zo gemakkelijk de eerste hemistische.

Middellatijne versificatie, maar het verdient de aandacht dat de regels dezer laatste uitmunten door vaagheid en eigenlijk geen regels zijn. Bijvoorbeeld: De allitererende woorden staan óf naast elkaar óf zijn door andere gescheiden (regel 3, zie p. 37), de allitererende woorden kunnen al of niet over verschillende halfregels verdeeld worden (regel 4), de alliteratie is gebonden aan geen bepaald soort vers en aan geen bepaalde plaats in het vers (regel 7).

Zo heb ik bezwaar tegen de grondgedachte van deze dissertatie: voor Turolfus was de alliteratie niet een bedoeld poëtisch middel, behalve bij de groepen van eigennamen. Ook op bijzonderheden zou men kritiek kunnen oefenen. Volgens de Schrijver zijn als alliteraties te beschouwen gelijke klinkers, bijvoorbeeld *avant aler*. Hij onderscheidt daarbij echter niet tussen beklemtoonde en niet-beklemtoonde vocalen; dus *atre* en *afubler* allitereren volgens hem, evenals *ydeles* en *ymagenes*. Een woord als *pardoins* kan, altijd volgens hem, zowel met *p* als met *d* allitereren. Van dit alles wordt geen zweem van bewijs gegeven. En toch, als men bedenkt hoe de assonance nauwkeurig de geaccentueerde van de niet-geaccentueerde klinkers scheidt, is die verbinding in de alliteratie al zeer zonderling. Verder wordt *ainz* eenvoudig weg als aanvangende met *a* beschouwd, terwijl *ai* toch als *ei* klonk, blijkens de assonances; en *æil* staat onder *o*, en „allitereert” met *ovrir*, alsof dat zo maar vanzelf spreekt.

De nauwkeurige zorg aan het geheel besteed, lijkt mij geheel vergeefs. De uitgewerkte tabellen zijn bewonderingswaardig van precisie, doch missen autoriteit, en de vergelijking met het *Carmen*, ten opzichte van de alliteratie, was reeds vooraf als onnut te beschouwen. Hier toch is zij een door de dichter met voorliefde gebruikt siermiddel van zijn verzen; in het *Chanson* is dat niet het geval.

Wij hopen dat de Schrijver zijn goede kwaliteiten als zorgvuldig werker weldra op een ander onderwerp zal toepassen, en zich niet meer op dwaalwegen zal laten voeren.

Amsterdam.

SALVERDA DE GRAVE.

Aucassin und Nicolette, Krit. Text von HERMANN SUCHIER, 9^e Auflage bearbeitet von WALTHER SUCHIER. Paderborn, Schöningh.

Het is onnodig uit te weiden over de grote verdienste van de alombekende en veelgebruikte uitgave van *Aucassin et Nicolette* door de betreunde hoogleraar Hermann Suchier. Nu hij aan de Romaanse filologie is ontvallen, heeft zijn zoon de taak op zich genomen om een opnieuw nodig geworden herdruk — de negende! — gereed te maken, en hij heeft dat op een zijn vader waardige wijze gedaan. Met grote nauwgezetheid zijn in de inleiding de hoofdstukken over de bronnen tot op de laatste tijd bijgewerkt; zij bevatten een volledig overzicht van de jongste studieën over dit onderwerp. Aan het taalkundige deel is echter weinig of niets veranderd; met name de verdeling der taalverschijnselen van het handschrift in „negatieve” en „positieve” is gebleven. Toch is deze onprakties en dwingt tot een definitief partijkiezen bij problemen die nog niet met zekerheid zijn opgelost. Zo zou men bijvoorbeeld — m. i. met meer recht — de *tš* van *chil* veeleer als een

oudere, dus „negatieve”, fase van de ontwikkeling van praepalatale *c* kunnen beschouwen, dan als „positieve”, en waarom het behoud van *en* voor *an* onder de „positieve” trekken wordt vermeld, begrijp ik niet. De vraag is ook gewettigd of Suchier somtijds niet als Pikardies beschouwde wat even-goed Frans zou kunnen worden genoemd, al heeft dit naast de zgn. „Pikardiese” vorm ook een andere, die in de algemene geschreven taal overheerste.

Zonder twijfel zal deze nieuwe uitgave er toe bijdragen de naam van Hermann Suchier in ere te doen blijven.

A.

S. D. G.

A. JEANROY et A. LANGFORS, *Chansons satiriques et bachiques du XIII^e siècle*. Paris, Champion, 1921. (*Les classiques français du moyen âge*, 23).

Les éditeurs réunissent dans ce recueil quarante-cinq pièces où l'esprit satirique s'exprime sous une forme lyrique; ils en excluent celles qui sont relatives à des événements ou personnages déterminés, qu'ils publieront à part. Le livre se divise en deux parties, dont la première comprend des chansons satiriques et la deuxième des chansons auxquelles les éditeurs donnent l'épithète de „bachiques”; le premier groupe est subdivisé de nouveau en quatre: Contre le siècle; contre le clergé, les ordres monastiques, les médisants; contre l'amour; enfin, contre les femmes. Ces cadres — les éditeurs s'en rendent pleinement compte — sont nécessairement un peu flottants, et on pourrait par exemple se demander si MM. J. et L. ont eu raison d'admettre dans leur recueil le no. XVIII, qui n'est nullement satirique.

Le texte a naturellement été établi avec tout le soin auquel on peut s'attendre de la part des deux romanistes qui se sont chargés de cette publication. Je proposerais seulement de lire au no. XXIII, 10: „La bele... me *gref* a desmesure” *m'est gref* au lieu de *gref*. Et n'est-ce pas peut-être appliquer trop rigoureusement ses principes que de préférer au premier vers du no. XLVII: „Chanteir me *fait* Amors et resjoïr” la leçon de C à celle de K: „Plaindre me *font* Amours et mau soffrir”, simplement parce que C présente ici une lacune? Le changement de *Dieus* en *rois* (XLII, 12) ne me semble pas nécessaire. Comme fautes d'impression je relève: p. v. 1. 3 *deloualtés*, 1. *deloualtés*; I, 25 changer le point après ce vers en virgule; IX, 24 *quies*, 1. *quis*.

Nous remercions MM. J. et L. de nous avoir donné dans ce petit recueil quelques pièces intéressantes, en partie inédites, en partie difficilement accessibles.

Leiden.

K. SNEYDERS DE VOGEL.

Le Mémoire de Mahelot, Laurent et autres décorateurs de l'Hôtel de Bourgogne.

Publié par HENRY CARRINGTON LANCASTER. Paris, Ed. Champion, 1920.

M. Carrington Lancaster, auteur d'un travail de premier ordre sur la tragi-comédie française (1907) et de nombreuses recherches dans le domaine du théâtre avant 1650 (P. du Ryer, la Calprenède, Hardy et ses rivaux,

date des pièces de Corneille), a publié le manuscrit du fonds français no. 24330 de la Nationale avec un excellent commentaire. Le *Mémoire* n'était pas inconnu : Rigal s'en était servi pour sa thèse sur Hardy, M. E. Dacier dans un article des *Mém. de la Soc. de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France* (1902) l'avait étudié, M. Germain Bapst — M. C. L. oublie de le mentionner (p. 10, n. 2) — en avait publié un dessin dans son *Essai sur l'Histoire du Théâtre* (p. 185; le décor de *Cornélie*), M. Lanson l'avait mentionné dans son excellente *Esquisse d'une histoire de la tragédie française* (p. 37 et 44) et il en avait indiqué la valeur d'un mot.

Les auteurs du *Mémoire* nous ont transmis les titres de 268 pièces de théâtre, le décor, les accessoires et quelques costumes pour 192 d'entre elles et 47 dessins servant à nous faire voir d'une façon presque complète la mise en scène, telle qu'elle a été héritée du moyen âge et modifiée sous l'influence de la magnificence des décors de la Renaissance italienne, ceux de Serlio, de Sabbatini et autres inventeurs de „la prospettiva lineare”. Une comparaison des dessins du *Mémoire* et des reproductions dans le Manuel Hoepli sur *La Scenografia* (de G. Ferrari, 1902) suffit pour montrer que la mise en scène italienne a déteint sur celle du théâtre français et qu'elle a contribué — M. Lanson l'a indiqué dans son *Esquisse* (p. 42) — à faire triompher la pastorale pour un temps. Les 268 pièces citées embrassent la période qui va de 1633 à 1681; grâce au *Mémoire* on peut constater l'évolution depuis le décor multiple de Hardy, pittoresque, confus, analogue à celui des Mystères, jusqu'au décor d'une sévérité un peu nue du classicisme; réduire la mise en scène du Cid en 1681 à l'indication suivante: „Theatre est une chambre a 4 porte. Il faut un fauteuille pour le Roy”, c'est aboutir à une nudité que la première représentation du début de l'année 1637 n'aura pas montrée.

Les auteurs du *Mémoire* ne sont pas tous connus et leur travail n'offre pas un texte suivi et homogène: Laurent Mahelot, unique décorateur de l'Hôtel de Bourgogne à cette époque, donne une liste de pièces avec indication de la mise en scène, de 1633 à 1634 (71 notices); un inconnu (probablement entre 1646 et 1647) donne seulement 71 titres; Michel Laurent et quelques autres donnent 98 titres et 122 notices pour la période allant de 1678 à 1686, où les décorateurs sont déjà au nombre de trois, malgré la réduction du décor, à un moment où la Comédie Française est née. Contrairement à ce que nous voyons de nos jours où l'auteur attache autant de valeur à la mise en scène de sa pièce qu'au jeu des acteurs et où les fournisseurs de robes, de bottines ou de chapeaux sont mentionnés sur le programme au même titre qu'un Ligné Poe ou un Jousseume, les auteurs du XVI^e siècle ne se souciaient guère de la façon dont on créait l'atmosphère de leur pièce; Rigal (*o. c.*, p. 11) nous rapporte que c'est alors le portier qui a soin du décor; au XVII^e siècle ils en laissent le soin aux acteurs qui collaborent selon leur fantaisie. Le décor multiple ne se prêtait guère à créer une ambiance: l'acteur disait ses premiers vers dans le compartiment où il était censé se trouver, puis, sauf exception, il s'avancait vers le milieu de la scène; l'imagination du public le voyait toujours là où il avait débuté. Quelquefois un des compartiments paraît avoir été masqué: pour la *Sylvie*

de Mairet le *Mémoire* (p. 90) indique: „a un costé du palais: un autel: qui ne paroissent qu'au cinquième acte". Les décorateurs fournissent les décors, les accessoires, quelquefois des pièces de vêtements, p.e. des bottes pour *le Misanthrope*. La publication du *Mémoire* nous révèle tout ce qu'il fallait pour meubler les compartiments, ordinairement au nombre de cinq, allant quelquefois jusqu'à sept ou à trois; M. Carrington Lancaster, plus scrupuleux encore que des auteurs, a eu soin de relever les accessoires oubliés. C'est ainsi qu'ils fournissaient des barbes, des masques, les „machines" qui expliquent p.e. le succès de *l'Andromède* de Corneille, une éponge imbibée de sang (pour les blessures!), un veau, un éclair; ils faisaient marcher la lune et tomber la nuit, introduisaient des lions et des licornes, le tout modestement et sans faste (sauf pour les „machines"), car le manque d'espace d'abord, le travail d'épuration classique ensuite ne permettaient pas notre richesse de mise en scène. Au moment où écrit Mahelot (1633—'34)¹⁾, la mise en scène du moyen âge a encore persisté malgré les attaques qu'un groupe de jeunes et de doctes a commencé à diriger contre elle à partir de 1628; en une dizaine d'années, les doctes ont le dessus (v. Lanson, *Esquisse*, p. 53—54); aussi Laurent n'aura-t-il à enregistrer que des décors à tableau unique, sauf quelques exceptions: les anciennes pièces, comme *la Mariane* de Tristan, conservent encore l'ancien décor, mais *le Comte d'Essex* (1678) ou *le Festin de Pierre* (celui de Molière-Thomas Corneille) ont des changements de décor. D'ailleurs la liste de Laurent révèle quelques comédies moins connues et nouvelles à cette date où l'on constate que l'unité de lieu n'était pas observée d'une façon absolue: *l'Inconnu* (1675), *la Dame invisible* (1684), *la Pierre philosopale*, pièces de Thomas Corneille et de ses collaborateurs. Quand on lit attentivement la belle publication de M. Carrington Lancaster, on peut s'amuser à admirer la complication extrême et le détail de la mise en scène de 1633; à ce titre je relève spécialement *la Leucosie* de Hardy, *l'Agarite* de Durval (p. 80), *les Travaux d'Ulysse* du même auteur (p. 82) ou *le Clitophon* de du Ryer (p. 85—6); pour la seconde ne faut-il pas e. a. trois casques garnis de leurs visières en porc, six queues de sirènes, un pot de confiture, „une fleur de molly", vents, tonnerres, flammes et fruits et... „un caillou pour Sisiphe"? Qu'on compare au décor de ces pièces l'indication de *Bérénice*: „Le theatre est un petit cabinet roialle ou il y a des chiffres, un fauteuille et 2 lestre" et l'on comprendra le chemin parcouru depuis le décor multiple jusqu'au „palais à volonté" de *Polyeucte*, où la tragédie tout intérieure se meut.

La grande valeur de cette publication réside dans la lumière qu'elle jette sur l'introduction et le triomphe des unités au XVII^e siècle. Elle révèle encore l'existence d'un certain nombre de pièces inconnues (p. 70, 73, 75, 79, 83, 90, 94, 96, 101, 103), spécialement de Passar, qui n'aura pas voié cet oubli; elle permet de dater d'une façon plus précise certaines pièces (p. 26—28, 51 n. 8, 85 n. 1), comme *l'Heureuse Constance* de Rotrou (1633 ou 1634); elle montre aussi quelles pièces ont été reprises, probablement parce qu'elles offraient l'occasion d'un succès. Détail curieux: l'Hôtel de Bour-

¹⁾ V. la discussion de la première date, p. 17-25; l'identification de la *Mélite* du *Mémoire* avec la *Bélinde* de Rampalle me semble convaincante.

gogne joua le *Misanthrope*, l'*Avare*, la *Princesse d'Elide* et les *Femmes Savantes* de son grand rival.

Pour finir quelques observations: j'ai relevé déjà l'oubli de la citation du livre de M. G. Bapst; M. C. L. diminue, à tort à mes yeux, l'influence des „doctes”, contrairement à M. Lanson (*Esq.*, p. 53; cfr. le livre de M. G. Collas sur *Chapelain*, 1^{ere} partie, ch. III); la note 3 de la page 118 pourrait faire croire que le *Tartuŕe* de 1664 aurait eu 5 actes; l'attribution de certaines piéces à La Fontaine, *Ragotin* (p. 133 n. 3) et le *Florentin* (p. 143 n. 1), est toujours contestable (v. G. Michaut, *La Fontaine*, II, 260 et 273); *Angélique et Médor* (p. 143 n. 2), comédie de Dancourt, a été publiée dans l'édition des *Œuvres* chez J. Swart à la Haye (1712).

Amsterdam.

K. R. GALLAS.

P. HENRÍQUEZ UREÑA, *La versificación irregular en la poesía castellana*. Publicaciones de la Rev. de filología española, Madrid, 1920 (7 ptas).

On a discuté longtemps la question de savoir quel est le système de versification appliqué dans la plus ancienne poésie espagnole, notamment dans le *Poème du Cid*. Influencés qu'ils étaient par la versification française, provençale et italienne, différents savants, parmi lesquels je cite Cornu, ont déclaré que le vers espagnol était syllabique; et, en effet, l'auteur du *Libro de Alejandro* se vantait au XIII^e siècle d'écrire des vers „de sílabas contadas” (en quoi il se faisait illusion, soit dit entre parenthèse). Mais les études approfondies de M. Menéndez Pidal, parues dans son édition magistrale du *Cantar de Mio Cid* et dans la *Revista de filología española*, ont prouvé qu'il n'en était rien: il paraît bien avéré maintenant que la versification des plus anciens poèmes espagnols présente un aspect irrégulier, qu'on peut parler de vers libres, malgré la tendance manifeste à se rapprocher d'un type uniforme.

Il restait maintenant à étudier ce vers à travers les siècles, en commençant par l'époque la plus ancienne jusqu'au vingtième siècle, à partir des chansons épiques jusqu'au mouvement verslibriste moderne, auquel la publication des *Prosas profanas* de Rubén Darío en Amérique a donné le branle. M. Henríquez Ureña a assumé cette tâche.

Il distingue deux types dans la poésie irrégulière: le vers „amétrico”, qu'on pourrait aussi bien appeler „libre”, et le vers „rythmique”; les deux coïncident en ce qu'ils n'ont ni l'un ni l'autre un nombre déterminé de syllabes, ils diffèrent en ce que, dans le premier, chaque vers a son rythme particulier, tandis que le second a un rythme bien marqué qui revient dans tous les vers et qu'il est souvent combiné avec la musique et avec la danse. En passant en revue toutes les manifestations de la poésie espagnole, l'auteur prouve que, malgré des reculs, la versification irrégulière a été de tout temps, dans les genres cultivés aussi bien que dans les genres populaires, bien plus fréquente qu'on ne l'aurait cru.

Ce livre est le fruit d'études approfondies; l'auteur, qui a publié en 1919 un article sur „El endecasílabo castellano” dans la *Rev. de filología española*,

est bien informé, il a de vastes lectures, sa documentation est abondante, il est un guide sûr. Si nous voulions lui adresser une critique, ce serait que son livre manque de clarté: M. H. U. a voulu entasser trop de matières, il ne sait pas distinguer le fonds de la forme, de sorte que son livre ressemble par endroits à une histoire de la poésie lyrique plutôt qu'à une histoire de la versification. Nous trouvons même à la page 14 une note, intéressante d'ailleurs, tendant à prouver que dans la *Primera Crónica General*, à côté de vers mis en prose il y a aussi des passages en prose rythmée.

Leiden.

K. SNEYDERS DE VOGEL.

E. ALLISON PEERS, *A phonetic Spanish reader*; extracts from great writers selected and transcribed [Spanish books for schools and universities]. Manchester, University Press, 1920.

LOPE DE VEGA, *Amar sin saber a quién*, ed. with notes and vocabulary by M. A. Buchanan and B. Franzen-Swedelius. New-York, H. Holt.

Voici deux petits livres, dont l'un nous vient d'Angleterre et l'autre d'Amérique. Le premier contient des textes littéraires, tirés des meilleurs auteurs anciens et modernes, munis d'une transcription phonétique, et qui rendra de bons services même après l'excellent manuel de Navarro Tomás, qui, lui aussi, donne quelques textes avec leur transcription phonétique. Le livre est le premier d'une collection dans laquelle paraîtront e.a. *El alcalde de Zalamea*, *Lazarillo de Tormes*, *El viejo y la niña* de Moratín.

Quant au second livre que nous annonçons, malgré son aspect modeste de livre scolaire, c'est une édition digne de tout éloge. Des notes concises et substantielles éclaircissent la pièce tant pour la compréhension du texte qu'au point de vue scénique; les auteurs y relèvent les passages qui renferment des traits intéressants des mœurs ou des idées du temps, ils donnent d'utiles parallèles avec d'autres livres de la même époque et ajoutent des indications bibliographiques destinées à ceux de leurs lecteurs qui désiraient approfondir telle ou telle partie. Nous recommandons vivement cette édition aux étudiants d'espagnol.

L.

K. S. D. V.

HERMANN PAUL, *Deutsche Grammatik*. Band III und IV. Teil IV: *Syntax* (Erste und zweite Hälfte). Halle a. S., Max Niemeyer 1919 und 1920 (VIII und 456, I und 423 Seiten). — Band V. Teil V: *Wortbildungslehre*. It. 1920. (VI und 139 Seiten).

So ist denn vor nunmehr zwei Jahren Pauls *Syntax* innerhalb des Gefüges seiner *Deutschen Grammatik* zum Abschluss gelangt und der Öffentlichkeit übergeben worden. Mancher Germanist hat ihr sicherlich mit den besten, aber freilich auch mit gespannten Erwartungen entgegengesehen. Mit den besten Erwartungen wegen des Verfassers hervorragender Stellung in der germanistischen Wissenschaft. Mit gespannten Erwartungen wegen Pauls zunehmender körperlicher Gebrechlichkeit, wodurch er bei der Ausarbeitung der *Grammatik* nur allzu bald auf fremde Hilfe angewiesen war und man befürchten musste, dass er die Abrundung dieses Werkes überhaupt nicht erleben würde. Das Augenübel, das Paul

im April 1914 befahl, hatte sich allmählich zu einem völligen Versagen der Augen verschlimmert, was einer grossartig geplanten Arbeit wie dieser historischen *Grammatik*, trotz des verständnisvollen Beistandes derer, deren er in den verschiedenen 'Vorreden' dankbar gedenkt, nicht zum Vorteil gereichen konnte. Ausserdem fühlte Paul seit seiner schweren Krankheit im November 1913 nur zu gut, dass sein Alter ihn nötigte, auf baldigen Abschluss hinzuwirken, wodurch er die Arbeit, seinem ursprünglichen Wunsche entgegen, nicht noch mehr ausreifen und besonders die Materialsammlung nicht weiter anwachsen lassen konnte. Beide Umstände dürften es wohl veranlasst haben, dass das ganze Werk mit dem unverhältnismässig schmalen Bändchen der *Wortbildungslehre* abschliesst. Zum Glück kann für letzteres nötigenfalls Wilmanns' weit umfangreichere *Wortbildung* einspringen, während demgegenüber aus der *Syntax* doch noch das stattliche Werk geworden ist, das man gemäss der breiten Grundlage für die beiden vorangegangenen Bände erhoffen durfte¹⁾.

Eine allgemeine 'Einleitung' verbreitet sich kurz über das Wesen der *Syntax*, über die Mittel, durch welche die Wortsynthese als Ausdrucks- und Verständigungsapparat zustande kommt und über die Anordnung und Einteilung des Stoffes, um zuletzt auch noch einiges über ältere und neuere syntaktische Werke zu sagen. Sie fängt gleich mit dem Fundamentalsatz an: 'Die *Syntax* ist ein Teil der Bedeutungslehre', den man gut tun wird, für alles Folgende als unverrückbare Richtlinie fest im Auge zu behalten, weil er der einschränkenden Ergänzung: 'und zwar derjenige, dessen Aufgabe es ist, darzulegen, wie die einzelnen Wörter zum Zwecke der Mitteilung zusammengeordnet werden', die sonst so leicht zur starren logistischen Auffassung des *Syntax*begriffes führen könnte, die erwünschte Dehnbarkeit und Geschmeidigkeit verleiht. Diesem Eingangssatz entsprechend kann im Einzelfall die Aufmerksamkeit sich auch auf Abstufung des Stimmtons und der Tonstärke, auf das Tempo der Rede, auf den Gefühlston, ja auf unausgesprochene Momente, wie Situation, Mienen und Gebärde richten, syntaktische Momente, die der Sprachforscher sich nicht entgehen lassen darf. Mit solchen Andeutungen berührt man gleich die, wie es scheint, unlösbare Frage: *Was ist Syntax?*, der John Ries unter diesem Haupttitel einen 1894 veröffentlichten 'kritischen Versuch'²⁾ widmete und die seitdem in den einschlägigen Schriften und gelegentlichen Äusserungen von Behaghel, Delbrück, Wundt, Rudolf Pestalozzi, Ottmar Dittrich, Paul selbst, Hans Naumann, u. a. m. eine vielseitige Beleuchtung fand. Daran erinnert zu haben, möge hier genügen.

Des weiteren mag auch auf etwas anderes hingewiesen werden. Wie lange ist es nun schon her, seitdem eine historische *Syntax* der deutschen Sprache von eigenem wissenschaftlichen Charakter veröffentlicht wurde? Bekanntlich

¹⁾ Inzwischen ist Paul am 29. Dezember (1921) fünfundsiebzigjährig in München gestorben. Auf den ersten Spalten des *Literarischen Echos* vom 1. März 1922 widmet Friedrich Kluge dem Verstorbenen einen Nachruf. In welcher Fachzeitschrift werden die Verehrer Pauls bald einer eingehenderen Würdigung entgegengehen dürfen? . . .

²⁾ Vgl. meine Besprechung dieser prinzipiellen Erörterung in *Taal en Letteren* IV (1894), S. 245/48. — Noch 15 Jahre später erschien in *Teutonia*, 12. Heft, ein syntaktischer Beitrag von Rudolf Pestalozzi, unter dem Titel: 'Systematik der *Syntax* seit Ries'.

'haben sich rücksichtlich der Art und Weise, der Methode, des grammatischen Systems, die deutsche Sprache zu studieren, meines Wissens, drei Hauptrichtungen geltend gemacht: die empirische, die philosophische, die historische' — so konnte Joseph Kehrein in der 'Vorrede' zu seiner *Syntax*, 1. Abteilung, im März 1842 sich äussern. Er nannte dann Adelung als Repräsentanten der ersten und K. F. Becker als Vertreter der zweiten Methode. 'Zwischen beiden Methoden steht die historische, als deren Schöpfer Jacob Grimm anzusehen', liess er darauf folgen. Er hielt 'den von Grimm eingeschlagenen Weg für den, der uns die meiste Belehrung gewährt', und zwar vorzüglich, weil man auf diesem Wege 'den noch immer fortschreitenden Entwicklungsgang der Sprache verfolgt'. Wir wissen jetzt, dass Kehreins Wahl von wissenschaftlichem Standpunkte aus die beste aus den drei erwähnten Methoden gewesen. Und er war vielleicht der erste, jedenfalls einer der ersten, der 'nach ¹⁾ Jacob Grimms deutscher Grammatik' eine *Grammatik der neuhochdeutschen Sprache* verfasste, worin allerdings erst einige Jahre nach der 'Syntax des einfachen Satzes' die 2. Abteilung, nämlich die 'Syntax des mehrfachen Satzes' (1851), und zwar als ganz selbständige Arbeit, erscheinen konnte, weil bekanntlich Grimm diesen Teil seiner *Syntax*, auf den seine Zeitgenossen solange vergeblich gewartet, nicht mehr veröffentlicht hat. Dass Kehrein in seiner aner kennenswerten *Grammatik der deutschen Sprache des funfzehnten bis siebenzehnten Jahrhunderts*, die 1854/55 erschien und eine empfindliche Lücke in Grimms *Deutscher Grammatik* in etwas ausfüllen sollte, die nämliche Methode befolgt hat, versteht sich fast von selbst. Dasselbe ist zu sagen von der *Deutschen Syntax* des Österreicher gewordenen Theodor Vernaleker, die 1861/63 in zwei Bänden erschien, deren erster 'Jacob Grimm zugeeignet' war.

Dieser historische Rückblick möge dartun, dass die von Jacob Grimm eingeleitete historische Methode Jahrzehntelang als die einzig richtige angesehen und befolgt wurde. Seit den sechziger und siebziger Jahren aber machte sich daneben immer nachdrücklicher ein anderes Moment in der Sprachbetrachtung geltend, nämlich 'das psychologische Moment in der Bildung syntaktischer Sprachformen' ²⁾, wie der Sprache überhaupt. Es war Wilhelm Scherer, der in *Zur Geschichte der deutschen Sprache* 1868, ³⁾ 1878 auf morphologischem Gebiete ³⁾, es waren namentlich die sog. Junggrammatiker, die nach dem Vorgang des Sprachpsychologen Hermann Steinthal auch auf dem Gebiete der Syntax dieses Moment zur Geltung brachten und unter denen vor allem Hermann Paul als der wirkungsreichste Vertreter dieser neuen psycho-historischen Richtung zu nennen ist. In welcher vor trefflichen Weise Paul die neuen Anschauungen auf sprachwissenschaftlichem Gebiete in seinen *Prinzipien der Sprachgeschichte* (1879), namentlich seit der 2. Auflage v. J. 1886, zusammenfassend dargestellt hat, daran braucht hier nur erinnert zu werden, sowie auch daran, dass er 1874 mit Braune

¹⁾ Nicht temporal aufzufassen!

²⁾ So lautet der zweite Abschnitt in Hermann Ziemers *Junggrammatischen Streifzügen im Gebiete der Syntax* (1882).

³⁾ Von dem physiologischen, genauer: lautphysiologischen Momente, das in der Morphologie seit Scherer, angeregt durch Brückes *Grundzüge der Physiologie und Systematik der Sprachlaute* (1856), von Wichtigkeit wurde, muss hier abgesehen werden.

eine neue Zeitschrift, *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur*, gründete, in deren 'Jahrgängen durch Vertreter der neuen Principien eine Fülle neuen Materials, welches dauernden Wert hat, niedergelegt ist', wie Ziemer a. a. O., also bereits Anfang der achtziger Jahre, feststellte. Dass in diesem Zusammenhang eine ganze Reihe von hervorragenden sprachwissenschaftlichen Forschern, wie Leskien ¹⁾, Osthoff, Brugmann, Delbrück u. a. m. genannt werden könnten, ist bekannt.

Indes entstand im letzten Viertel des vorigen Jahrhunderts eine neue Grundanschauung und daraus hervorgehend ein neuer Betrieb der Psychologie, wodurch auch die Auffassung der Sprache nicht unwesentlich beeinflusst wurde. Hatte nämlich die Richtung Steinthal-Paul die rationalistisch-spekulative oder intellektualistische Psychologie Herbarts aus der ersten Hälfte des Jahrhunderts zur Voraussetzung, so musste die neue, schnell um sich greifende experimentell-psychologische Richtung eines Wundt ²⁾ seit den achtziger Jahren naturgemäss einen anderen Standpunkt der Sprachwissenschaft gegenüber und dementsprechend in mancher Beziehung eine andere Beleuchtung und Auffassung sprachlicher Erscheinungen zur Folge haben, als bis dahin der Fall sein konnte. Von Wundt selbst erschienen 1900 die beiden für seine Richtung grundlegenden Bände *Die Sprache* ³⁾; und bereits 1903 folgte Dittrich mit seinen 'Wilhelm Wundt in Verehrung und Dankbarkeit' gewidmeten *Grundzügen der Sprachpsychologie* ⁴⁾, wovon bis jetzt leider nur der erste Band, 'Einleitung und Allgemeinpsychologische Grundlegung' veröffentlicht wurde. Auf diese neueste Richtung und deren Vertreter — unter denen auch recht kritische — braucht hier aber nicht weiter eingegangen zu werden, da ja Paul seinen einmal eingenommen Standpunkt nicht verlassen hat und somit seine *Syntax*, wie seine *Deutsche Grammatik* überhaupt, nur davon aus zu beurteilen ist.

Aus dem Vorgebrachten dürfte ersichtlich sein, dass nach Jacob Grimms *Syntax*, genauer: nach der Veröffentlichung seiner Lehre vom 'Einfachen Satz' (1837), auf dem Gebiete der syntaktischen Forschung einige Jahrzehnte lang keine wesentlichen Fortschritte zu verzeichnen sind und dass erst mit den sog. Junggrammatikern in den siebziger Jahren neues Leben aufzublühen begann, das bis in die Gegenwart reicht. Behaghel legte 1878 eingangs der 'Vorrede' zu seiner *Zeitfolge der abhängigen Rede im Deutschen* von diesem Aufschwung folgendes Zeugnis ab: 'Ist früher das Studium der Syntax über Gebühr vernachlässigt worden, so sucht man heute mit verdoppeltem Eifer nachzuholen. Andere Anschauungsweise, andere Methode kommt zur Geltung, und man kann, bei Vergleichung früherer Arbeiten, wohl sagen, dass die Wissenschaft der Syntax eine ganz neue geworden. In verschiedenster Weise ist man bemüht, die einzelnen Fächer dieser jungen Disciplin auszubauen'. Und zwanzig Jahre später konnte er in der erweiterten Umarbeitung

¹⁾ dessen Grundanschauung, dass die Sprache von dem sprechenden Menschen nicht losgelöst und außer ihm stehend betrachtet werden dürfe, dauernder nachgewirkt hat als das von ihm i. J. 1876 (*Die Deklination im Slavisch-Litauischen und Germanischen*) aufgestellte und vorschnell zum Dogma der sog. Junggrammatiker gewordene Prinzip der Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze.

²⁾ Was Wundt selber betrifft: oder die voluntaristische Richtung.

³⁾ Von mir besprochen in *Taal en Letteren* XII (1902), S 231/47.

⁴⁾ Vgl. meine Besprechung in *Taal en Letteren* XIV (1904), S 241/57.

dieser Abhandlung, die unter dem Titel *Der Gebrauch der Zeitformen im konjunktivischen Nebensatz des Deutschen* 1899 herauskam, gleich im ersten Paragraphen bemerken, dass seitdem 'die Wissenschaft der Syntax erhebliche Fortschritte gemacht' hätte.

Lieferte Behagel mit seinen Konjunktivuntersuchungen dankenswertes Material zu einer zusammenfassenden Syntax der deutschen Sprache, so taten andere Germanisten desgleichen, sowohl auf deutschem Gebiete als auf den Gebieten anderer germanischen Sprachen, und sowohl was die neuesten als was die älteren Perioden derselben betrifft. Für die deutsche Syntax sei aus den vielen Beteiligten hier nur erinnert an Oskar Erdmann und dessen Fortsetzer Otto Mensing (*Grundzüge der deutschen Syntax nach ihrer geschichtlichen Entwicklung*, 1886/98, in zwei Abteilungen), an Franz Kern und dessen syntaktische Schriften in den achtziger Jahren, an Hermann Wunderlich (*Unsere Umgangssprache in der Eigenart ihrer Satzfügung dargestellt*, 1894; und *Der deutsche Satzbau* 1892, in vollständiger Umarbeitung 1901 in zwei Bänden erschienen), auch an Ludwig Sütterlin (*Die deutsche Sprache der Gegenwart* 1900, 1918). Ja, sogar bewältigte der Jenenser Indogermanist Berthold Delbrück die Riesenaufgabe einer *Vergleichenden Syntax der indogermanischen Sprachen*, die in drei starken Bänden 1893/1900 herauskam. Sowohl Behagel wie Delbrück bekennen sich rückhaltlos zu den in Pauls *Prinzipien* niedergelegten sprachwissenschaftlichen Anschauungen; auch Erdmann-Mensing und Wunderlich stimmen in ihrer Grundanschauung mit Paul überein, während Sütterlin seit der 2. Auflage seiner *Deutschen Sprache der Gegenwart* (1907) zu den Forschern hinüberleitet¹⁾, die, wie Wundt und Dittrich, sich grundsätzlich von dem Paulschen Standpunkt abgewendet haben, für die folglich Pauls Schrift, trotz der Anerkennung, die sie ihr willig zollen, nicht wie für Delbrück 'ein fermentum cognitionis et cogitationis' mehr sein konnte.²⁾

Nach diesem kurzen Überblick über die syntaktische Forschung seit den Tagen Jacob Grimms bis auf Pauls *Syntax*, wobei an Vollständigkeit nicht entfernt gedacht werden konnte, aber wozu die schon erwähnte 'Einleitung' derselben ungesucht Anlass bot, ist auf Pauls Werk noch näher einzugehen.

Die *Syntax*-Kapitel lauten: 1. Aufbau des einfachen Satzes (S. 10); 2. Wortstellung (S. 65); 3. Funktion der Redeteile (S. 93); 4. Kongruenz (S. 185); 5. Gebrauch der Kasus obliqui (S. 215—456); worauf in der zweiten Hälfte (Bd. IV) noch folgen: 6. Rektion und Gebrauch der Präpositionen (S. 3); 7. Die Formen des Verbuns (S. 64); 8. Beiordnung und Unterordnung von Sätzen (S. 160); 9. Abhängige Fragesätze (S. 182); 10. Relativsätze (S. 189); 11. Abhängige Sätze von Konjunktionen eingeleitet (S. 223); 12. Modusgebrauch in abhängigen Frage-, Relativ- und Konjunktionssätzen (S. 284); 13. Verhältnis von Haupt- und Nebensatz (S. 312); 14. Negation (S. 330); 15. Sparsamkeit im Ausdruck (S. 357); 16. Anomalien (S. 378—405). Die beigegebenen Seitenzahlen mögen bei der allgemeinen Orientierung einigermaßen als Fingerzeige für die Ökonomie in der Stoffbewältigung

¹⁾ Vgl. auch Sütterlins 'Kritische Bemerkungen zu Wilhelm Wundts Sprachpsychologie', die unter dem Haupttitel *Das Wesen der sprachlichen Gebilde* 1902 erschienen.

²⁾ S. 72 der 'Einleitung' zum 1. Teil seiner genannten *Syntax*.

dienen, wobei aber stets zu berücksichtigen ist, dass der Unterschied im Umfang der verschiedenen Kapitel manchmal weniger auf die Lehrsätze, die geschichtlichen Auseinandersetzungen und auf sonstige Erklärungen als vielmehr auf die ungleiche Anzahl der angeführten Beispiele zurückzuführen ist. Für die weitere Stoffvereinzelnung kann man die beiden 'Inhalte' nachschlagen; im übrigen sind die Überschriften der ungeraden Seiten zur Beachtung zu empfehlen. — Im IV. Bande folgt dann noch ein 'Sachregister' (S. 406) nebst einem 'Wortregister' (S. 412—423), die dem Benutzer der beiden *Syntax*-Bände nur willkommen sein dürften.

Dass eine über 850 Seiten umfassende Arbeit wie diese *Syntax*, über deren Abfassung nicht gerade ein glücklicher Stern waltete, zu kritischen und kriteleiden Bemerkungen leicht Anlass geben kann, versteht sich fast von selbst. Dem einen dürfte leicht dieses, dem anderen jenes als ein Zuviel oder ein Zuwenig, als ein zu dogmatisch Vorgetragenes oder als eine sonstwie weniger glückliche Redaktion aufstossen, je nach der Persönlichkeit, die sich mit solch einem vielverzweigten und mitunter mehrdeutigen Stoff eingehend befasst. Und dass das kritische Auge im Verlaufe dieser Beschäftigung sich auch einmal versieht, indem seine Sehkraft durch innere oder äussere Umstände jeweilig mehr oder weniger getrübt wurde, ist wohl kaum zu vermeiden. Abgesehen von Einzelheiten, die, aus welchem Grunde denn auch, die kritische Aufmerksamkeit auf sich ziehen und von denen eine Auswahl im weiteren Verlaufe dieser Anzeige ihren Platz findet, dürfte wohl jedermann, der sich mit den beiden ersten Bänden von Pauls *Deutscher Grammatik* einigermaßen vertraut gemacht hat, in der *Syntax* dieselben grosszügigen Eigenschaften antreffen, die er dort vorfand ¹⁾. Auch hier bemerkt man auf Schritt und Tritt, wie der Verfasser überall nur aus dem Vollen zu schöpfen hatte, so dass er die Tatsachen so kurz formuliert, dass der Vortrag immer an Eingeweihte gerichtet zu sein scheint, was namentlich bei ihren etwaigen historischen oder psychologischen Begründungen auffällt. Um so ergiebiger ist aber das Belegmaterial, das diesmal weniger in 'Anmerkungen' als im Text selbst untergebracht wurde. Dass es manchmal bis in die mittel- und althochdeutsche Zeit, ja bis ins Gotische zurückreicht, ist als ein Vorzug zu begrüssen, der gerade in der *Syntax* von besonderem Wert ist, weil die Heranziehung schlagender Belege aus früheren Sprachperioden, die in der Laut- und Flexionslehre, wie auch in mancher syntaktischen Einzeldarstellung zur Gepflogenheit geworden, aber in einer zusammenfassenden *Syntax* des Neuhochdeutschen — trotz der angeführten verdienstvollen Werke von Erdmann und Wunderlich — in neuerer Zeit noch kein völlig befriedigtes Desideratum war. Auch gelegentliche Ausblicke auf das West- und Urgermanische, ferner auf das Indogermanische, sowie auf Latein und Griechisch, auf Französisch und Englisch finden sich oft, wobei Einwirkungen solcher Sprachen wie Latein, Französisch oder Englisch vermutungsweise oder mit Sicherheit hingestellt werden. Auch zeitweilige oder nachhaltige Beeinflussungen solcher Sprachmeister wie Adelung oder gar Gottsched und etwaige seitens des Schulbetriebs, ferner Einflüsse von Dich-

¹⁾ Vgl. meine Besprechungen in dieser Zeitschrift III, S. 307/12, und IV, S. 281/85.

tern wie Heine und Rückert, oder von Dichtergruppen wie die Stürmer und Dränger kommen geeignetenorts zur Sprache. Ansichten von Grammatikern zu verschiedenen Zeiten schliessen sich an, womit sich eventuell Kritik verbindet. Solche auch nach anderen Seiten hin gerichteten kritischen Bemerkungen finden sich öfters, sei es, dass sie Sprachforscher, ungenannte Mitarbeiter an Grimms *Deutschem Wörterbuch*, wie Lexikographen überhaupt, betreffen, oder dass sie ganz allgemein gehalten sind. Ferner sei auf Unterscheidungen wie Volkssprache, Umgangssprache, Dichtersprache und Kanzleisprache mit Bezug auf sprachliche und stilistische Wendungen und Wortfügungen aufmerksam gemacht.

Einigermal weicht Paul auch in der *Syntax* von der reinsachlichen Vortragsweise ab und führt sich selbst, bisweilen etwas auffallend, in persönlicher Wendung ein. Aber der Hinweis auf solche Stilunebenheiten, an die mitunter andersartige und doch verwandte redaktionelle Unstimmigkeiten anzuschliessen wären, gehört schon zu den krittelnden Bemerkungen, die der Wertschätzung des sonst in gleichmässig objektivem Tone gehaltenen Werkes keinen Eintrag zu tun vermögen.

Zum Gebrauch der *Syntax* als Nachschlagewerk wäre es empfehlenswert gewesen, wenn manchmal etwa hervorhebender Sperrdruck angewandt wäre, namentlich da, wo Verwendungen einzelner Wörter in Sätzen unter der Fülle von Belegen fast wie vergraben liegen. Ausserdem vermisst man besonders in diesem Teile der *Grammatik* die Andeutung der Paragraphen über jeder Seite.

Schliesslich mögen noch einige Einzelbemerkungen hier am Platze sein.

Ausser den dem V. Bande angehängten 'Berichtigungen' und abgesehen von manchen abgesprungenen Umlautszeichen seien als Druckfehler noch vermerkt und berichtigt: § 22, Zeile 4, Jac. Grimm statt Jak. Grimm; § 58, Anm., *Codices im* statt *Codices, im*; § 81, Zeile 16, *am* statt *an*; § 123, S. 141 Mitte, *Unannehmlichkeiten* statt *Unanehmlichkeiten* (auch wenn letztere Ungenauigkeit bei Goethe vorkommen sollte); § 128, Zeile 5, ursprünglichen statt ursprünglichem; § 244, Zeile 5, § 279, S. 4, Schluß, § 298, Zeile 3, und § 306, S. 53, Zeile 14: § 195 statt-§ 196; § 293, Zeile 6, § 136 Anm. 1 statt § 136; § 359, Zeile 2, § 70 statt § 90; § 393, drittletzte Zeile, von einem Adj. statt vor einem Adj.; § 400, S. 184, vorletzte Zeile, Klammern statt Klammer; § 415, S. 209, Zeile 4 v. unten, auf einen Satz statt auf Satz; § 445, drittletzte Zeile, *verdiesslich* statt *verdiesslich*; § 521, S. 359 Mitte, *weigerstu* statt *wegerstu*. Ausserdem im 'Inhalt' zum IV. Bande neben Kap. 12: Konjunktionssätzen statt Konjunktivsätzen; im 'Sachregister' auf S. 407 unter Futurum: 373 statt 273; und im 'Wortregister' auf S. 412, hinter als: 429 statt 428.

Einige Vorschläge zu sonstigen Berichtigungen mögen sich anschliessen. Im III. Bande: § 16, S. 19, Zeile 12—10 v. unten, die Variante des Goetheschen Textes gehört als Beispiel in § 15 unter A; § 66, S. 79 Mitte, der Satz *Hiermit gingen sie*, usw. gehört zu dem Beispiel weiter unten *gestern kam niemand*, usw.; S. 113 in der Seitenüberschrift nach dem ersten Wort einzuschalten: vom Adj. zum Subst. und; § 142, fünftletzte Zeile, noch im 18. Jahrh. statt im 18. Jahrh. noch; § 157, S 173, Zeile 9 und 8 v. unten, *zu Rande*

(mit etwas sein) kann nicht ohne weiteres zu Richtungsbezeichnung gehören, ist vielmehr zur nächstfolgenden Unterabteilung zu rechnen; § 162, vorletzte Zeile, in *Anfangs* ist das *s* einzuklammern. — Im IV. Bande: S. 121, 123 und 125 wäre vor *zu* in der Seitenüberschrift besser jedesmal (*um*) einzuschalten.

Auch einige Zusätze mögen folgen. In Band III: § 64, S. 76 und 77, die Wortstellung in den Sätzen mit *je—je* bis *wes—des* und auch *wie—so* erklärt sich wohl aus rhythmischer Gebundenheit; § 148, S. 165, letzte Zeile, nach Bestimmtes einzuschalten: bezw. um heraushebende Substantivierung (vgl. später Beispiele wie: *Gott vergebe es dem jemand. Und der Jemand wird sich auch finden*, u. dgl.); § 151, Schluss des 1. Absatzes, sind denn *Amphibie*, *Verräter*, *Dieb*, usw. keine Charakteristika?; § 154, Zeile 4 und 5, bei dem Zitat aus den 'Worten des Glaubens' denkt man unwillkürlich an den Vers aus 'Der Bürgschaft': *Und die Treue, sie ist doch kein leerer Wahn*; § 157, S. 175, Zeile 16 v. unten, wäre für die Verschmelzung an etwa nach II § 115 zu verweisen; § 248, S. 355, Zeile 7 v. unten, wäre neben *Versteckens spielen* vielleicht auch *Haschens spielen* erwähnenswert; § 249, S. 371, Zeile 7 und 6 v. unten: Niederländer können bei *des Endes* an *te dien einde* denken; § 204, S. 247 Mitte, und § 263, S. 406 oben, wären *widerlegen* und *widerrufen* als Transitiva von den Dativverben zu sondern; § 266, Anfang des 2. Absatzes, wäre etwa an Grillparzers Lustspieltitel *Weh' dem, der lügt* zu erinnern; § 276, Zeile 16, hinter Dat. liesse sich, sondern *über* einfügen; *ibid.*, S. 454, Zeile 14 und 15, soll der englische Ausdruck englische Einwirkung andeuten, so wäre dagegen vielleicht eher an niederdeutschen Einfluss zu denken (vgl. ndl. *ik kan het niet helpen*), wie ein solcher Einfluss in § 142 bei *sicher* nicht entgangen ist; *ibid.*, Zeile 7 v. unten, weil *flehen um* in der Umgangssprache nicht leicht vorkommt, wäre etwa an *Ich flehe dich um drei Tage Zeit* aus Schillers 'Bürgschaft' zu erinnern. — In Band IV: § 316, S. 66, Zeile 16, hinter *verstummen* wäre etwa an mhd. *geswigen* zu erinnern; § 333, Anm. 2, bei *Es darf nicht* von Grillparzer kann der Niederländer an *Het mag niet denken*; § 449, S. 253, Zeile 4 v. unten, hinter *emporstieg* ist was im zitierten Text folgt (*Jetzo begann...*) nicht fortzulassen; § 450, S. 257 Mitte, hinter *als* folgen lassen: oder *wie*.

Verwandte Randbemerkungen sind: Band III § 92, Zeile 5 vom Ende, Zweifelhaft ist, usw. erklärt nichts; bei § 147, S. 165 oben, liesse sich an das ndl. 'n (= een) *zes weken, een uur of vier is 't geleden* u. dgl. erinnern; § 160, S. 180, Zeile 5 v. unten, bei *der erste der beste*: vgl. ndl. *de eerste de beste*; § 181, Anfang, hinter gefasst wird die Bemerkung: während in Wirklichkeit *nichts* das Subj. ist, nicht überflüssig sein; § 185, Anfang, vor Wörtern einschalten: männl. oder sächl. (nicht weiblichen); § 201, Anm., vgl. ndl. *Hij is 'm* (= hem). — Band IV § 430, S. 232, Zeile 7 und 6 v. unten, die beiden Belege aus Goethe klingen jetzt auch ungewöhnlich; § 432, Anfang, hinter nordd. folgen lassen: und md.; § 441, S. 245, Zeile 5 bis 7, wirkt dieses erste Beispiel auch befremdend?; *ibid.*, Mitte, die Sätze mit *zweifeln* würden mit *bezweifeln* nicht befremdend wirken; § 448, S. 251, vorletzte Zeile, mit *um dass* zu vgl. ndl. *omdat*; § 459, Anfang, ndl. *in plaats van* kann jetzt noch Gegensatz bezeichnen; § 486, Schluss, was auch von den folgenden Belegen aus Schiller gilt; § 492, Zeile 6 und 5 vom Schluss, solche *als*-Sätze sind wohl

Gallizismen?; § 545, hinter Kap. 14 könnte folgen: aber ohne Namensnennung.

Mögen diese Einzelbemerkungen, die noch mit anderen verwandter Art zu vermehren wären, genügen. Jeder Benutzer der *Syntax* könnte wohl ähnliche verzeichnen, ohne dass es der Freude an dem Besitz des Paulschen Monumentalwerkes auch nur im geringsten Abbruch tun wird. —

Über die *Wortbildungslehre* ist wenig zu sagen. Wenn man diesen nur 139 Seiten zählenden Band nach seinem Umfang vergleicht mit der 663 Seiten umfassenden, i. J. 1896 veröffentlichten *Wortbildung* von Wilmanns, oder gar mit dem 2. und 3. Teil von Jacob Grimms *Deutscher Grammatik*, die 1826 und 1831 erschienen, und 1020 bezw. 788 Seiten *Von der Wortbildung* enthalten, so könnte man mit Goethe sagen: 'Übermütig sieht's nicht aus'. Dennoch wird man bei näherer Betrachtung auch diese bescheidene *Wortbildungslehre* wegen ihrer Vorzüge zu schätzen nicht umhin können. Sie bietet jedenfalls gutgeordnetes und zuverlässiges Beobachtungsmaterial, das in genügender Quantität den Lehrsätzen und knappen genetischen Erörterungen, sei es im Text oder auch des öfteren in den 'Anmerkungen', beigegeben ist. Schade dass gerade dieser Schlussband kein 'Wörterverzeichnis' enthält. Bei der Benutzung von Wilmanns' *Wortbildung* dürfte mancher dieses Hilfsmittel schon Jahre lang ebenfalls empfindlich vermisst haben.

An Druckfehlern fallen auf: In § 16, Schluss, § 104 statt § 103; und in § 45, Anm. 1, § 117 statt § 118 (= § 118¹).

Übrigens wäre im Text auf S. 91 (§ 67), Zeile 12 v. unten, das zurückweisende 'Dies Prinzip', usw. deuthlichkeitshalber besser nicht durch eine Unterbrechung von seinem vorausgehenden Anknüpfungssatz 'Die dativischen Ortsnamen', usw. getrennt.

Paul bezeugt in der im Oktober 1916 geschriebenen 'Vorrede' zum I. Bande seines Werkes, dass seine 'teilnehmende und verständnisvolle Gehilfin' bei der Ausarbeitung desselben sich den Dank aller derjenigen verdient habe, denen sein Werk von einigem Nutzen sein könne. Wir wissen jetzt, dass diese Gehilfin seit dem Herbst 1915 bis zum Abschluss der Arbeit im April 1920 eine unentbehrliche und treue Mitarbeiterin geblieben ist, der jetzt gewiss alle Benutzer der *Deutschen Grammatik* für ihre entsagungsvolle Mühewaltung in erhöhtem Masse Dank wissen werden. Aber vor allem werden sie Paul selbst, dem Schöpfer des Werkes, zu Dank verpflichtet sein, der, trotz der qualvollen hemmenden Umstände, den Germanisten und Deutschbeflissenen aus dem reichen Schatze seiner Wissenschaft gleichsam ein Vermächtnis hinterliess, das manchem nicht bloss 'von einigem Nutzen', sondern ohne Zweifel von grossem Nutzen sein wird.

Zwolle.

J. G. TALEN.

PAUL KRETSCHMER, *Wortgeographie der hochdeutschen Umgangssprache*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1918, XVI, 638 blz. — geb. f 8. —

De periode, waarin grammatica en woordenboek als wetboeken ten opzichte van de schrijftaal fungeerden, zijn we gelukkig te boven. De vroegere strenge voorschriften en stellige termen als „beschaafd”, „onbeschaafd”, „vulgair” hebben plaats gemaakt voor meer liberale opvattingen. Terwijl

vroeger ook het „algemeen beschaafd” in het centrum der philologische belangstelling stond, zien we, hoe thans juist de dialecten de aandacht der taalbeoefenaren in toenemende mate tot zich trekken, dat zijn dus juist de talen, die het verst van het „algemeen beschaafd” afliggen. Deze verplaatsing van belangstelling heeft een zeer verfrisschenden invloed op ons taalwetenschappelijk inzicht gehad en het is te hopen, dat men ook hier te lande meer dan tot dusverre de dialectologie — de eigenlijke kern der moderne taalwetenschap — gaat beoefenen.

Nu is het niet te loochenen, dat tengevolge van deze concentratie op de dialecten de vele overgangsstadiën, die er tusschen het zoog. „algemeen beschaafd” en het „dialect” bestaan eenigszins in het gedrang komen. Wie het levende gesproken dialect bestudeert, pleegt personen die „gemengd dialect” of „provinciaal gekleurd” spreken, spoedig als „niet zuiver” te laten loopen. Ik wil wel bekennen, dat ik zelf dat ook doe bij mijn onderzoekingen. Dat is een zuiver practische kwestie van materiaalbeperking en concentratie, waaraan niemand, die een zoo wijd veld als dat der dialecten bestrijkt, kan ontkomen. Wetenschappelijk gesproken is er echter niet de minste reden om al deze verschillende „overgangs-” en „mengtalen”, „verhollandschte” dialecten en „provinciaal gekleurde” omgangstalen niet in ons exploratieplan op te nemen. Dat dit tot nog toe weinig gedaan is, is dunkt me hoofdzakelijk toe te schrijven aan de omstandigheid, dat deze overgangsgebieden zoo uiterst onbepaald zijn. Niet iedereen waagt zich bij voorkeur op een terrein, waar de bodem zoo onvast, de grenzen zoo vaag en het verschieft zoo onbestemd is.

Kretschmer heeft in zijn boek met groot succes een dergelijke poging ondernomen. Tot onderwerp van studie koos hij de „hochdeutsche Umgangssprache”, een taal, die juist midden tusschen de schrijftaal en het dialect in ligt. (Ik zou „Umgangssprache” liever niet met „algemeen beschaafd” vertalen, omdat het groote publiek al gauw geneigd is om woorden, die niet algemeen zijn, onbeschaafd te noemen.) K. bindt de term „Umgangssprache” aan twee voorwaarden, nl. dat ze in mondeling gebruik leeft en dat ze gemeenschappelijke taal der beschaafden is. Daarbij zijn dan drie verschillende trappen te onderscheiden: 1. de „Vortragssprache” (voor kansel, gerecht, school, enz.), 2. de „Verkehrssprache” (voor commercieel en interfamiliaal verkeer), 3. de „familiäre Sprache” (voor den intiemen huiselijken kring, ze nadert het dialect min of meer). Schr. beperkt zich nu in zijn boek tot de „Verkehrssprache”. Het is interessant te zien, hoe deze „Verkehrssprache” in de verschillende streken van het Deutsche taalgebied uiteenloopt, in veel meerdere mate dan b.v. in Frankrijk en Engeland omdat het Deutsche taalleven zich nimmer om één enkel bestendig cultuurcentrum als b.v. Parijs of Londen heeft geconcentreerd. Een aardig staaltje van de rijke schakeering der „Umgangssprache”, wel te verstaan dus de omgangstaal der beschaafden, geeft schr. op blz. 1:

„Ein Berliner tritt in Wien in einen Laden und verlangt eine *Reisemütze*. Der Verkäufer berichtet ihn: „*Sie wünschen eine Reisekappe*” und legt ihm einige vor. Der Berliner bemerkt: „*Die bunten liebe ich nicht*”. Der Verkäufer übersetzt dies in sein Deutsch: „*Die farbigen gefallen Ihnen nicht*”.

Denn der Wiener liebt nur Personen, aber nicht Sachen. Der Berliner fragt schliesslich: „*Wie teuer ist diese Mütze?*” und macht sich unbewusst wieder eines groben Berlinismus schuldig. *Teuer* bedeutet ja doch einen den normalen übersteigenden, übertrieben hohen Preis; *wie teuer ist dies?* heisst also: wie overmäßig hoch ist sein Preis? Der Wiener sagt nur: *Was kostet das?* Der Berliner sucht die *Kasse* und findet eine Aufschrift *Kassa*. Er verlässt den Laden, weil es früh ist, mit dem Gruss: „*Guten Morgen!*” und erregt die Verwunderung des Wieners, der diesen Gruss nur bei der Ankuuft, aber nicht beim Abschied gebraucht. Der Wiener selbst erwidert den Gruss mit *Ich habe die Ehre! Guten Tag!* was wieder den Berliner in Erstaunen versetzt, denn den Gruss *Guten Tag!* kennt er umgekehrt nur bei der Ankuuft, nicht beim Weggehen. [K. geeft den taaltoestand zooals hij was voor den oorlog.]

Der Berliner betritt ein Haus, indem er durch die *Haustür* am *Portier* vorbei in den *Flur* tritt, die *Treffe* hinauf in die eerste *Etage* steigt, *klingselt*, in den *Korridor* gelassen wird, von wo man ihn bittet, *näher zu trete..* Der Wiener geht durch das *Haustor* in die *Einfahrt*, steigt am *Hausmeister* vorbei die *Stiege* hinauf in den ersten *Stock*, *läutet* und wird in das *Vorzimmer* gelassen, von wo ihn das Dienstmädchen *hineinspazieren* heisst.”

Soortgelijk materiaal heeft schr. nu systematisch verzameld. Dat hij zich daarbij in verschillende opzichten heeft moeten beperken is jammer maar verklaarbaar. Zoo zal menigeen het betreuren, dat schr.'s boek in hoofdzaak slechts een geographie der namen der dagelijksche gebruiksvoorwerpen geeft. 't Is te hopen, dat schr. voor een tweeden druk — die wel niet zal uitblijven — nog tijd zal vinden om meer woorden uit andere gebieden op te nemen. Niet geheel te verdedigen is het echter dat de schr. zijn materiaal al te streng tegenover het dialect afbakent en daarbij nog wel de uiterlijke vorm der woorden tot maatstaf kiest. „Hd. Lautform des Wortes ist im allgemeinen zu fordern” (blz. 18), d. w. z. dat de woorden, die het ongeluk hebben b.v. als Nederduitsch kenbaar te zijn, verbannen worden, terwijl andere, die eenigszins vermoed zijn of waarvan — om een getuigschriftterm te gebruiken — „nichts Nachteiliges bekannt geworden ist” als brave jongens onder de kin gestreken worden en in den tempel worden binnengelaten. De schrijver vergete toch niet, dat de leek nog steeds het dialect als een soort bedorven en ontaarde taal beschouwt, welke meening ook in onderwijzerskringen nog zeer verbreid is. Juist van de zijde van de wetenschap moet alles gedaan worden om deze kunstmatige stuwdam, die tusschen „beschaafde taal” en dialect is opgeworpen, weer omver te halen, zoodat de vrije communicatie weer worde hersteld. 't Is al jammer genoeg, dat de dialectoloog wegens de omvangrijkheid van het materiaal zich doorgaans genoodzaakt ziet om zich bij zijn studie tot de dialecten in engeren zin te beperken wat vele — niet der zake kundigen — aanleiding geeft, hem als een onschadelijken zonderling met eenigszins aparte stokpaardjes te beschouwen. K. heeft m. i. nog niet voldoende geprofiteerd van de mooie gelegenheid om het groote publiek nu eens aan de hand van reeksen voorbeelden op het starre, kunstmatige en niet zelden onwetenschappelijke van het tot dusverre gevolgde schoolsche scheidingsstelsel te wijzen. Wel zijn

we K. tot grooten dank verplicht, dat hij de deuren tusschen „Umgangssprache“ en „schrijftaal“ wagenwijd heeft opengezet, maar aan den anderen kant zouden wij het toch op prijs stellen, wanneer in den tweeden druk ook de dialectwoorden die tot den woordenschat der beschaafde Duitschers behooren (en welk beschaafd Duitscher gebruikt die niet!) in ruime mate opgenomen werden.

Al zou ik dus gewenscht hebben, dat schr. nog wat meer naar links gegaan was, toch acht ik zijn boek een belangrijke aanwinst voor het levende taalonderzoek. Van dit boek gaat een weldadige, verruimende invloed uit. Ik denk hier niet alleen aan de Duitsche taalpaedagogen maar ook aan de beoefenaren van het Duitsch hier te lande. Wat kennis der levende vreemde taal betreft, geloof ik, dat onze taalleeraren een vergelijking met hunne Buitenlandsche collega's gerust kunnen doorstaan, maar voor al te groote zelfvoldaanheid „Wie wir 's doch so herrlich weit gebracht“ dient gewaarschuwd te worden. Laten we niet meenen, dat we alleen met woordenboek en grammatica als met lineaal en passer echte levende taal kunnen scheppen. Voortgezette studie leidt tot skepsis en meer gepaste bescheidenheid te dien opzichte. Den al te beslistten, al te boekwijzen taalpaedagoog zou ik met klem op Kretschmer's boek willen wijzen en hem aan Shakespeare's woorden willen herinneren:

There are more things in Heaven and on Earth, Horatio,
Than are dreamt of in your philosophy.

Leiden.

G. G. KLOEKE.

GÜNTHER HASE, *Der Minneleich Meister Alexanders und seine Stellung in der mittelalterlichen Musik*, Halle, Max Niemeyer, 1921. [Sächsische Forschungsinstitute in Leipzig, Altgermanische Abteilung unter Leitung von Ed. Sievers, Heft I].

Die Absicht des Verfassers ist die Dicht- und Kompositionstechnik der mittelhochdeutschen Sängerepik einer kritischen Untersuchung zu unterwerfen, um dadurch neue Anhaltspunkte für ihre Kunstform und die der ganzen gleichzeitigen Musik überhaupt zu gewinnen.

Die dabei angewandte Methode ist die schallanalytische. Es ist hier nicht der Ort, sie zu bekämpfen oder in Schutz zu nehmen; jeder, der Sievers' einschlägige Abhandlungen kennt, hat seine eignen Gründe zur Annahme oder Ablehnung. Der Zweck dieser Besprechung kann denn auch nur sein, vom neutralen Standpunkt aus, auf die Resultate der Untersuchung hinzuweisen und es dem interessierten Leser zu überlassen, die Abhandlung näher zu prüfen.

Sie befaßt sich in der Hauptsache mit folgenden Gegenständen:

1/. den Auffassungen und Deutungsversuchen der mittelalterlichen weltlichen Monodik,

2/. dem sprachlichen Bau des Leiches,

3/. dem melodischen Bau des Leiches,

und endigt mit einer Übertragung von Text und Melodie, wobei die gefundenen Resultate verwertet werden.

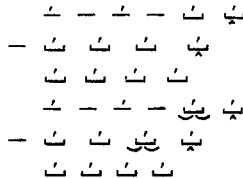
Nach einer dankenswerten Übersicht über die Deutungsversuche des gregorianischen Gesanges und der weltlichen Monodik kommt der Verfasser zu seiner eignen Auffassung. Sie läßt sich folgendemmaßen zusammenfassen: Alle Forscher sind bisher zu sehr vom theoretischen, historischen Standpunkt ausgegangen, statt praktisch, (d. h. akustisch) die Klangmöglichkeiten auszuprobieren; sie haben zur Grundlage ihrer Untersuchung das Notenbild, nicht den Notenklang benutzt. Er will Text und Melodie nicht trennen und deshalb versuchen, sowohl für die Dichtung als für die Musik einen Takt und einen Rhythmus zu finden, der ihnen beiden innewohnt. Auf dem Wege der Schallanalyse gewinnt er das auch von andern schon gefundene Resultat, daß die Grundform des Textes der vierhebige Vers sei; die der Melodie sei demgemäß die vierhebige melodische Reihe. Beide können durch Dehnung und durch Anwendung von Pausen modifiziert werden. So werden beim Vortrag dreihebige Verse durch eine rhythmische Pause am Ende zur Viertaktigkeit ergänzt. Tut man das nicht, so wird die Stimme außerordentlich gehemmt, was nach dem Grundprinzip der Schallanalyse auf einen Fehler deutet.

Ein Beispiel mag genügen, um zu zeigen daß der Verf. dabei auch zu neuen Resultaten gekommen ist: die Verse *Daz an mir begat, Der mynnen rat, Neyn ich sol. mich wol. von disem schaden. Vil balde entladen. Die not. Den tot.* (*Jenaer Liederhs.*, I, 47), werden von Saran-Bernouilli als zwei Verse mit je sechs Hebungen und einem zweisilbigen Auftakt aufgefaßt. (Vgl. ihre Übertragung des Leiches in der *Jenaer Liederhs.*, II, 14).

Günther Hase teilt ein:

<i>daz an mir begat</i>	3a.	} erste Halbstrophe.
<i>der mynnen rat</i>	2a.	
<i>neyn ich sol mich</i>	1 β 1 b.	
<i>wol von disem schaden</i>	3a.	} zweite Halbstrophe.
<i>vil balde entladen</i>	2 a.	
<i>Die not den tot</i>	1 β 1 b.	

Diese zwei metrisch vollständig gleichen Halbstrophen, von denen kein einziger Vers vierhebige ist, ergeben aber beim musikalischen Vortrag folgendes Schema:



Hierdurch erhält die Strophe ihre musikalisch und rhythmisch befriedigende vierhebige Form.

Wer die Übertragung in moderne Notenschrift (im 5 Kap.) sieht, wird sofort dadurch getroffen, daß Verf. die mehrtönigen Ligaturen nicht singen läßt und sie nur der Vollständigkeit halber klein abdruckt. Er empfindet sie nämlich als Hemmungen in seinem Vortrag und bezeichnet sie deshalb, dem Prinzip der Sprachanalyse gemäß, als Fehler.

Daß diese Ligaturen dennoch in den Handschriften immer gedruckt stehen, hat seiner Meinung nach seine Ursache darin, daß sie nicht **gesungen** sondern vom Begleitinstrument **gespielt** wurden. Durch diese Behauptung bringt der Verf. ein neues, bisher zu sehr vernachlässigtes Element in die Untersuchung der mhd. Lieder und Gesänge hinein, die Rolle des begleitenden Instruments beim Vortrag. Er behauptet, daß die instrumentale Musik in hohem Ansehen gestanden habe und neben der vokalen als gleichberechtigt, ja bisweilen sogar als wichtiger angesehen worden sei. Als Beweisstelle führt er aus Gottfrieds *Tristan* die Verse 3503—3686 an, wo die Ritter an Markes Hofe nicht wissen, was sie am meisten an Tristans Vortrag loben sollen „*sin harphen oder sin singen*“ und wo Tristan, Marke gegenüber, den Nachdruck auf seine Fertigkeit im „*videln, symphonten, harphen, rotten, liren unde sambiut*“ legt. Weiter ist für Hase eine Ligatur in einem Lied von Herman der Damen, wo zwei gleiche Töne auf einer Sprachsilbe liegen, (die Ligatur a¹, d¹, d¹, c¹ auf dem Worte „*rât*“, *Jenar Lhs.*, I, 208) ein Beweis dafür, daß die Verzierung nicht gesungen worden sei.

Wenn auch obige Behauptung vielleicht nicht ganz unanfechtbar ist, so scheint sie mir doch wichtig genug, um gut beachtet und auf ihre Wahrheit hin geprüft zu werden. Schon jetzt will ich gerne als meine Meinung geben, daß der Ausfall der mehrtönigen Verzierungen aus den Melodien letztere bedeutend vereinfacht und sie dem modernen Ohr angenehmer macht.

Auf ein Resultat des Verf. möchte ich noch hinweisen: die Gesamtanlage des Leiches. Frühere Forscher (O. Gottschalk, M. Berger—Wollner, Roethe) nahmen auch für Alexanders Leich eine Zweiteilung nach dem üblichen Schema an. Das metrische Schema des Verf. (S. 38) zeigt aber eine auffallende, ziemlich regelmäßige Wiederkehr von Reimpaarstrophen, die immer ungefähr gleiche Abschnitte abteilen. Der Verf. betrachtet sie als Zwischenteile, wodurch der Leich in sechs Abschnitte zerfällt, von denen der vierte und fünfte vollständig gleichen Bau und gleiche Reimstellung haben. Die Annahme der Nicht-zweiteiligkeit stützt er durch die Betrachtung der Melodie, die in jedem Abschnitt, was Tonhöhe, Tempo und Stimmung betrifft, einen andern Charakter habe.

Bei der eingehenden Untersuchung von Alexanders Kompositionstechnik weist Verf. besonders hin auf die reiche Mannigfaltigkeit der Variationen.

Am Schluß der Abhandlung folgt eine kurze Zusammenfassung der erhaltenen Resultate. Es zeigt sich, daß Alexander ein Dichter-Komponist gewesen sein muß, der sowohl Sprache wie Musik mit Talent beherrschte; daß er bei reicher Begabung doch in der Anwendung von Kunstmitteln auf beiden Gebieten eine weise Beschränkung zeigt, daß man ihn einen für seine Zeit sehr gebildeten Künstler nennen und ihn zu den besten der damaligen Dichter-Komponisten rechnen darf.

S. SINGER, *Arabische und europäische Poesie im Mittelalter*. [Abhandlungen der Preussischen Akademie der Wissenschaften 1918. Phil.-hist. Klasse. Nr. 13.] 29 ss. 4°. Berlin 1918.

In this very interesting contribution to the study of mediaeval literature Singer touches upon some of the problems discussed by Burdach in an address delivered before the Berlin Academy in 1904, entitled "Ueber den Ursprung des mittelalterlichen Minnesangs", a brief résumé of which appeared in the Proceedings of that year, page 933, the whole being then published in the volume for 1918, pages 994—1029 and 1072—1098.

The importance of these studies cannot be over-estimated, for we have here definite and conclusive answers to many of the problems of contact between European and oriental literature during the eleventh, twelfth and first decades of the thirteenth centuries. Heretofore students have been too prone to exploit the Celtic field, particularly in their zeal to stamp "the matter of Brittany", the legends of Arthur, Perceval, Tristan, the lais of Marie de France, as wholly of Celtic origin. The evil effects of this one-sided treatment have, however, been counterbalanced by an occasional recognition of the important part played by classical traditions. Not that the predominating Celtic background of the Arthurian legends is to be denied, but we must concede that these, together with the Grail and Tristan stories, contain a large proportion of material which finds no parallel in indisputably genuine Celtic tradition. We must also bear in mind the fact that a great deal of that which we are wont to label as Celtic is of very doubtful age and authenticity. We are far from justified, for example, — however we may regard the influence of Chrestien de Troyes, — in maintaining that the Middle English "Sir Perceval", with its total ignorance of the Grail element, represents the primitive form of the Perceval legend before it had been blended with the narrative of the Celtic "cauldron of plenty". Nor is it permissible to ransack the vast body of modern Celtic märchen and to tabulate from these elements and incidents in support of this theory.

The "Disciplina clericalis" of Petrus Alfonsus leaves no doubt in our minds as to the ultimate oriental origin of the Old French verse narrative of the type known as "fabliau", and the influence of this latter on other European literatures is a subject which has received careful investigation. But traces of oriental influence and wholesale importation are by no means confined to this species of literary composition. As long ago as 1880 Brunner pointed out in his dissertation on Aucassin and Nicolette the eastern origin of the hero's name in the Arabic Al-Kâsim. And for the Old French romance of Flore et Blanchefleur Arabic origin had long been assumed, notably by Huet in *Romania* 28, 344 f., although more recently this theory has been disputed by Reinhold in his thesis on the subject, Paris, 1906. R. Basset has, however, in the *Revue des traditions populaires* 22, 241 ff. subjected the question to a more careful examination, whereby Huet's arguments are confirmed and a most striking parallel to the main incidents of the romance found in the biography of the poet Urwa who flourished in the seventh century. Basset gives a brief outline of this biography as it is found

in the *Kitâb el Aganî*, a work of the tenth century. We are indebted to Singer for making the passage in question more generally accessible in the form of a complete translation from the pen of his colleague Professor Marti. In the face of this new evidence there can hardly be any doubt as to the source of one of the most popular romances of the Middle Ages.

Whoever is disposed to doubt the truth of Wolframs statements in regard to Kyot, his authority for the greater part of his narrative of Parzival, and likewise the assertion that Kyot derived his information from an Arabic book which he found in Toledo, will be inclined to credit the Middle High German poet with a greater amount of veracity than the disciples of Foerster are willing to concede and at least to admit that Wolfram had some foundation for his marked departure from the story as related by Chrestien. For when on page 7 Singer calls attention to a striking Arabic parallel to the story of the boyhood of Perceval which Rückert has communicated in a note to *Hamâsa* 34 we are, to say the least, impressed with the similarity of the two accounts. As the passage is brief, it may be worth while to reproduce it here in translation. "Concerning the poet Kais ibn Alchatîm it is related as follows: He was still a boy when his father was slain. His mother feared if he should learn the fate of his father and grandfather that he would go forth to avenge their death and himself be killed. So she made two mounds of sand and covered them with stones, telling the boy that they were the graves of his father and grandfather respectively. But it so happened that he once quarreled with another boy who said to him: 'It would be better for you to direct your vehemence against the murderers of your father and grandfather'. Thereupon Kais became angry and said to his mother: 'Tell me about them, otherwise I will kill either you or myself'. Then she told him concerning the slaying of both of them and he departed to avenge them" No one will dispute the fact that this narrative could very well pass as a Celtic folk-tale merely by substituting for the hero one of the popular names of Celtic tradition. In contrast to this is the type of the cowardly knight, the Liddamus of Wolfram, the Sancho Pansa and Falstaff of later centuries, who finds his prototype in the literature of the Arabs, as Singer points out in a quotation from *A amâsa* 36 and again from 553.

One of the most interesting results of Singer's study is in the form of a rather remarkable parallel to the second half of the Tristan story, the episode of *Isolde White Hand*, which is to be found in the love-story of the poet Kais ibn Doreidsch. As Singer remarks, the elements which make up the first part of the Tristan have for the most part been accounted for and referred to their respective sources, either Celtic or international saga material. With the exception of the antique Oenone story, the latter portion of the romance has never been satisfactorily explained. Here, however, in the Arabic story we have the most important elements which enter into this part of the narrative, e. g. the separation of the lovers, the meeting with a maiden who happens to bear the same name, the incident of the brother acting as intermediary in bringing about a marriage, — *Kaherdin* of the Tristan, — the continence of the marriage night, the threat on the part of

the girl's relatives, the rendezvous with the first love, the sickness accompanied with the desire to be visited by the latter, and finally the death brought about by love-sickness. "Concerning the death of the lovers", concludes the Arabic romancer, "the stories disagree, for some say that he, others that she was the first to depart this life, while still others affirm that he died of a broken heart". On page nine Singer gives us the text of this eastern Tristan from Hammer-Purgstall, *Literaturgeschichte der Araber*, vol. 2, page 412 f.

The mediators between the Arabic poetry of Spain and the Anglo Norman poets of the twelfth century were the troubadours of Provence. We know it to be a fact that the author of the earliest Tristan romance, the Welshman Bledhericus, stood in close connection with the first Provençal poet of whom we have any record, Guillaume of Poitou. And it is not without significance that we find in Guillaume the first European poet making use of the theme of the disguised fool, a motif which plays so important a part in the Tristan tradition, forming as it does the subject-matter of two independent episodic poems, and which is doubtless of oriental origin. In another poem the Provençal poet appears to have a love-affair with two ladies, to whom he alludes as 'the two mares'. Jeanroy has already pointed out instances of this metaphor in classical literature, but according to Singer it is also to be frequently met with in Arabic.

Many other heretofore obscure elements in the poetry of the troubadours find a welcome parallel and explanation in the erotic lyric of the Arabs. Thus, for example, when Guillaume and his successors employ a 'senhal', or secret name, using a masculine noun or proper name to designate the object of their affection, they are but following the eastern tradition which forbade the use of verbs or adjectives in any form other than the masculine whenever, in conversation or in writing, any allusion was made to the fair sex. This practice is still followed to the present day by the street singers of Cairo, who always use the masculine forms to conceal what otherwise might be interpreted as a breach of etiquette.

Among the earliest writers to assume Arabic influence on the poetry of Provence, merely on the grounds of general similarity, was Herder, who in his "Briefe zur Beförderung der Humanität" touches upon the subject without entering into any detailed comparison. In 1850 Hammer-Purgstall compared some Spanish and Italian metrical forms with certain ones found in Arabic poetry and made some general deductions. Since then the question had been allowed to rest until Burdach revived it in 1904 and through his investigations opened up a vast field of hitherto unexplored territory. Singers monograph was prepared independently and before the publication of Burdach's researches, so that it is interesting to note in how many important questions both authors have reached the same conclusions. Agreement on the part of two such eminent authorities naturally goes a great way toward establishing the soundness of their deductions.

Philadelphia, U. S. A.

JOHN L. CAMPION.

A. SEIDEL, *Sprachlaut und Schrift*. Eine allgemeine Einführung in die Physiologie, Biologie und Geschichte der Sprachlaute und der Schrift, nebst Vorschlägen für eine Reform der Rechtschreibung und ein allgemeines linguistisches Alphabet. Weenen en Leipzig, A. Hartleben (z. jaartal). Deel 130 van Hartleben's *Bibliothek der Sprachenkunde*. [Pr. 10 Mark + 20 %].

Het vele wetenswaardige dat de titel van dit boek belooft, is samengeperst in een klein oktavo-deeltje van 178 bladzijden. Meer dan twee derden zijn gewijd aan de wetenschappelijke behandeling van klankleer en klankverandering (met nauwkeurige onderscheiding der factoren die tot wijziging kunnen leiden), aan een overzicht van de voornaamste schrijfstelsels en van de geschiedenis van het schrift in 't algemeen. Dit alles geschiedt op grond van een waarlijk verbijsterend polyglottisme. De schrijver ontleent zijn voorbeelden niet alleen aan de indogermaanse en semitiese talen, maar behandelt ook die van 't verre Oosten, van Afrika en van de maleis-polyneesiese groep; hij beschikt over een overvloed van materiaal dat, gelijk hij in 't voorbericht getuigt, „in dieser Ausdehnung wohl selten jemand beherrscht hat.” Daardoor kan een oordeel over de talloze biezonderheden die hij van de veelsoortigste talen en alfabetten aanhaalt slechts van een der weinige uitverkorenen verwacht worden die, gelijk Seidel, zo wel van 't Japans als het Suaheli, van 't in Syrië gesproken Arabies als van het Hindustani de spraakkunst heeft bestudeerd en beschreven. Wie slechts enkele van de hier bij dozijnen behandelde talen kent, zal intussen de hoofdgedachten van het boek zonder bezwaar kunnen volgen; enkele onjuiste of sterk afwijkende meningen over binnen zijn controle liggende idiomen (men zie b.v. blz. 141 en 142 over sommige Hollandse klanken en de ontkenning van adspiratae in 't Oudgrieks op blz. 45), behoeven bij hem geen wantrouwen te wekken in het gehele betoog.

Over 't algemeen drukt de schrijver zich helder en eenvoudig uit; een enkele maal wordt zijn beeldspraak wat grillig, en verkeerd, zodat hij (blz. 86 en elders) zegt dat „die Töchter des Sanskrit alle Aspiraten *getrocknet* [haben]”, of laat hij zich verleiden tot haastige gevolgtrekkingen en ziet dan b.v. in de verschillende aksentuatie van *pater* in het Grieks en Latijn het bewijs dat de Romeinen er een meer idealistiese en de Grieken een meer realistiese „Betrachtungsweise” op na hielden (blz. 76). Daar staat tegenover dat hij dikwels scherpzinnige opmerkingen maakt, vooral over de tegenstrijdige factoren die nu eens ingewikkeldheid van vormleer, dan weer grote vereenvoudiging te weeg brengen. Hoewel het woord „sociologie”, als ik wel heb, nergens in 't boek wordt genoemd, is wel degelijk rekening gehouden met de invloed van de structuur der maatschappij op het leven der taal.

Het laatste deel van 't werkje beoogt uitsluitend verbetering van de praktijk. Te oordelen naar 't voorbericht, is 't verbreiden van Seidel's denkbeelden over 't verbeteren der spelling en het invoeren van een algemeen linguisties alfabet, 't voornaamste doel dat hem bij 't samenstellen voor ogen stond. Gelijk wel meer mensen die zelf blijkbaar met groot gemak

zich de lastigste talen en schrijfwijzen eigen maken, gaat de schrijver gebukt onder de overlast die anderen ondervinden van de willekeurigheid der taalvormen en de bontheid der alfabetten. Hij heeft vermoedelijk om die reden indertijd ook uitgeroepen „*Weg frei für das Esperanto!*” (Berlijn, 1908). In zijn hier aangekondigd werkje treedt hij op als hervormer van de duitse, franse, engelse en italiaanse spelling. Logica en nauwkeurigheid zijn dé richtsnoeren voor zijn geest; zowel bij zijn voorstellen tot herziening der spelling als bij het ontwerpen van een internationaal wetenschappelijk alfabet of van een internationaal alfabet voor het verkeer, ziet hij niet op tegen zeer ingrijpende wijzigingen en het invoeren van nieuwe tekens. Met velerlei houdt hij rekening, maar 't komt ons voor dat zijn radikalisme de hoofdvijand van alle verbetering in het spellen, dikwels een overmachtige vijand, geheel voorbij ziet: de gehechtheid van het oog aan de in onze prille jeugd geleerde schrijftekens.

Leiden.

D. C. HESSELING.

KORTE AANKONDIGING.

F. GENNRICH, *Rondeaux, Virelais und Balladen* aus dem Ende des XII., dem XIII. und dem ersten Drittel des XIV. Jahrhunderts mit den Überliefernten Melodien. Band I. Texte Gesellschaft für romanische Literatur, Dresden, 1921.

Wij bepalen er ons toe, het verschijnen van dit eerste deel ener belangrijke publicatie te vermelden; wanneer zij compleet zal zijn, zal zij zeker aanleiding geven tot een uitvoeriger bespreking. De Heer Gennrich, schrijver van een artikel over *Die Musik als Hilfswissenschaft der romanischen Philologie*, is van oordeel dat alleen hij die zowel musicoloog als filoloog is, de gecompliceerde kwesties van oorsprong en verwantschap der Oudfranse lyriese dichtsoorten, het rondeau, het virelai en de ballade zal kunnen oplossen. De verschillende gedichten zijn hier gedrukt gegroepeerd naar de teksten en handschriften waarin zij voorkomen.

DR. WILHELM KASPERS, *Die -acum-Ortsnamen des Rheinlandes*, ein Beitrag zur älteren Siedlungsgeschichte, Halle a. S., Niemeyer, 1921, 36 blz. — 9 Mark.

De hoofdresultaten waartoe schr. in dit werkje komt, zijn: 1. De *-acum*-plaatsnamen, die uitsluitend met een persoonsnaam zijn samengesteld, zijn aanduidingen voor afzonderlijke Keltische kolonisaties, 2. Als plaatsnamen komen zij waarschijnlijk reeds vóór Caesar's tijd voor, 3. Ze worden aange troffen in het vroeger Keltisch gedeelte van het imperium Romanum. Hoe eerder het land gegermaniseerd werd, hoe minder sporen van *acum*-plaatsnamen, 4. De *-acum*-plaatsnamen in het land der Ubiërs, waarvan het eerste bestanddeel een Romeinsche persoonsnaam is, zijn in hoofdzaak bezittingen van Ubische veteranen; zuiver Keltische persoonsnamen + *acum* wijzen op een Gallischen bezitter, 5. De thans nog bestaande *acum*-plaatsen in Rijnland hebben zich nog tijdens de Romeinsche heerschappij tot groote nederzettingen ontwikkeld, 6. De plaatsen op *-hofen*, *-weiler* en *-ingen* hebben